

Walt Whitman

Feuilles d'herbes

Poèmes choisis et traduits de l'américain par Rosaire Dion-Lévesque

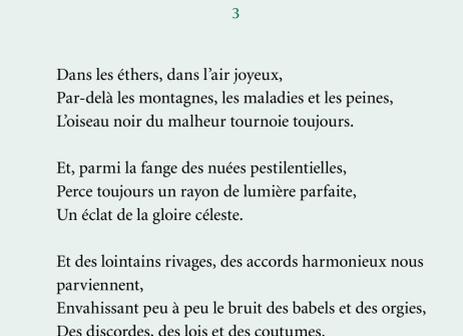


Vertiges
AVEC MON COLLÈGE DÉRIVÉ

Walt Whitman (1819-1892)

POÈTES À VENIR

Poètes à venir! Tribuns, chanteurs, musiciens à venir!
Je ne demande pas au Présent ma raison d'être.
Le Présent ignore pourquoi je suis.
Mais vous, nouvelle couvée, couvée insulaire, athlétique,
cosmopolite, plus grande que toutes,
Levez-vous! Avancez et grandissez!
Je n'écris que deux ou trois mots indicateurs de l'avenir;
Je suis celui qui n'accroplite que quelques pas et se retire
dans ses ténèbres originelles;
Je suis l'homme qui va sur la route, sans fléchir, jette un
regard léger vers vous, et vous retire son visage,
Vous laissant la tâche de prouver, de définir,
Espérant de vous les mots essentiels.



CHANSON DE L'UNIVERSEL

1

Viens, me dit la muse,
Chante-moi une chanson que nul poète n'a chantée,

Chante-moi l'Universel!
Au sein même de ce globe qui est nôtre,
Au fond même des grossièretés et des scories,
Sûrement enseveli dans son cœur,
Germe le grain de la perfection.
Et le grain attend,
Caché ou à découvert,
Et veut féconder chaque vie.

2

Les pieds sûrement posés sur les faites du présent,
Chantant ses hymnes de foi,
Les yeux perçants, la Science
Scrute l'univers.
Et voici l'âme, plus grande que tout
L'âme dont le flot mystérieux enveloppe la vie;
L'âme pour qui les myriades d'étoiles gravitent
dans les espaces.

C'est pour l'âme, ces routes, ces lents détours,
(Et les chemins liquides des mers)
Pour l'âme, le partiel, le positif, le tout,
Pour l'âme, la vérité qui tend vers l'idéal.

Pour l'âme l'évolution mystique
Justifiant non seulement le bien, mais encore ce que
nous nommons le mal.

Et parmi tout, le morbide et le ténébreux,
Et sortant d'un mal supérieur – les fraudes innombrables
des hommes et des états –
Électrique, s'accrochant à tout, enveloppant tout,
Le bien seul est universel.

3

Dans les éthers, dans l'air joyeux,
Par-delà les montagnes, les maladies et les peines,
L'oiseau noir du malheur tournoie toujours.

Et, parmi la fange des nuées pestilentiennes,
Perce toujours un rayon de lumière parfaite,
Un éclat de la gloire céleste.

Et des lointains rivages, des accords harmonieux nous
parviennent,
Envahissant peu à peu le bruit des babels et des orgies,
Des discordes, des lois et des coutumes.

4

Oh! les yeux bienheureux et les cœurs joyeux
De ceux qui voient, qui reconnaissent le fil d'Ariane
À travers ce puissant labyrinthe!

5

Salut à toi, Amérique!
Pour les fins de la grande cause, de sa vérité, de sa réalité,
Pour cela (et non pour moi-même), me voici!

Toi aussi tu entoures tout,
Embrassant, accueillant, important tout; toi aussi,
par les chemins détournés, nouveaux et larges,
Tu tends vers l'idéal.

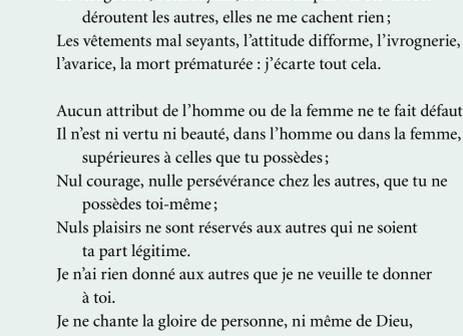
Les croyances mesurées des autres pays, les grandeurs
du passé
Ne sont pas pour toi; tu possèdes des grandeurs à toi :
Croyances divines, amplitudes absorbant, comprenant tout.
Tout pour tous!

Tout et tous pour l'immortalité!
L'amour, comme une lumière, enveloppe tout.
La nature maternelle bénit tout;
Les floraisons, les fruits des âges, les vergers divins
et positifs,
Les formes, les objets, les croissances, les humanités,
s'incorporent aux fresques spirituelles.

6

Permetts-moi, ô mon Dieu, de chanter ce nouveau Credo.
Donne-moi, donne à Dieu ou à celle que j'aime,
cette flamme divine et insatiable;
Abolis tout, mais non ce feu :
La foi que nous inspirent ton Temps et ton Espace,
La paix, la santé, le rachat universel!

Est-ce un rêve?
Non; mais l'absence de cela est un rêve;
Et sans cela, la vie et la richesse sont des rêves,
Et tout le monde est un rêve.



À TOI

1

Qui que tu sois, me tenant par la main,
Sans une chose unique, tout sera vain.
Je te préviens loyalement avant que tu ne t'aventures
plus loin;
Je ne suis pas ce que tu supposes que je suis, mais tout autre.

Quel est celui qui voudrait être mon disciple?
Qui pose sa candidature à mes affections?

La route est équivoque, le résultat incertain,
peut-être destructif.
Tu devras tout abandonner; moi seul devrai être ton dieu,
unique et exclusif;
Ton noviciat alors sera très long et pénible.
Toutes ces vieilles théories de ta vie passée,
toute cette conformité de tes vies de tes entours,
il faudra que tu les abandonnes;

Donc, laisse-moi, avant de te sentir davantage troublé.
Laisse-moi en chemin, et continue ta route.

Mais peut-être, en cachette, dans quelque bois
(en guise d'épreuve),
Ou caché par un rocher, ou en plein air,
(Car je n'aime pas les chambres closes, ni leur société,
Et dans les bibliothèques je suis gauche, muet ou mort);
Mais peut-être avec toi, sur quelque haute colline,
d'abord regardant autour afin d'être sûr
qu'à des lieues de distance quelque haute approche;
Mais peut-être avec toi voguant sur la mer, ou seuls
sur la plage, ou dans une île discrète,
Là, je te permettrai de poser tes lèvres sur les miennes,
De me donner le baiser long des camarades ou
du nouvel époux;

Car je suis le nouvel époux et je suis le camarade.

Ou, si tu le veux, me cachant sous tes vêtements,
Où je pourrai sentir les battements de ton cœur ou
me reposer avec toi par terre,
Tu m'emporteras sur tes hanches,
Ainsi nous toucher simplement nous sera suffisant,
et ce qu'il y a de mieux;

Ainsi, te touchant, je dormirai en silence à travers
tes pérégrinations éternelles.

Mais voulant apprendre les poèmes de ces pages,
tu connaîtras le péril;
Car mes poèmes, ainsi que moi-même,
tu ne les comprendras jamais;
Ils t'échapperont d'abord, et encore davantage tard;
je t'échapperai certainement;
Même quand tu croiras m'avoir parfaitement compris,
hélas,
Soudain, tu t'apercevras que je t'ai échappé.

Car ce n'est pas tant pour ce que j'y mets que j'écris ce livre,
Et ce n'est pas à la lire que tu l'apprendras;
Pas plus que ceux qui, me connaissant le mieux,
m'admirent, me vantent et me louent,
Pas plus que les candidats à mon affection
(à moins que ce ne soit un très petit nombre)
ne doivent être victorieux;

Et mes poèmes ne sèmeront pas seulement le bien;
ils causeront autant de mal, peut-être davantage;
Car tout est vain sans cette chose que tu ne peux deviner,
et à laquelle je fais allusion.
Donc, abandonne-moi, et poursuis ton chemin.

2

Qui que tu sois, je crains que tu ne t'égaras au pays
des rêves.
Je crains que ces supposées réalités fondent sous tes pieds
et hors de tes mains.

Déjà tes traits, tes joies, ton langage, ta maison, ton métier,
tes gestes, tes tracas, tes folies, ton costume, tes crimes,
se dégagent de toi et te quittent;

Ton âme véritable et ton corps apparaissent devant moi;
Ils se dégagent des affaires, du commerce,
des manufactures, des lois, des sciences, des labeurs,
des formes, des vêtements, des maisons,
des médicaments...

Qui que tu sois, je pose ma main sur toi afin que tu sois
mon poème.
Mes lèvres près de ton oreille, je te murmure quelque chose.
J'ai aimé beaucoup de femmes et d'hommes, mais personne
autant que toi.

J'abandonne tout et je viens faire des chansons pour toi.
Personne ne t'a compris; mais moi je te comprends.
Nul ne t'a rendu justice; tu ne t'es pas rendu justice
à toi-même.

Tous t'ont trouvé imparfait; je ne vois en toi que
la perfection.
Tous ont voulu te subjuguier; je suis celui qui jamais
ne consentira à te subjuguier;

Je suis celui qui ne te livre à aucun maître, possesseur,
meilleur, ou Dieu, autre que ce qui intrinsèquement
attend en toi.

Les peintres ont peint leurs groupes immenses,
avec une figure centrale.
Ils ont jeté un nimbe de lumière argentée autour de la tête
de ce figurant central.

Moi j'ai peint des myriades de têtes, mais ne les ai pas
affublées d'un nimbe de lumière argentée;

Hors de ma main, hors du cerveau de tout homme et
de toute femme, le nimbe de lui-même s'échappe,
s'effuse sans cesse.

Que de merveilles et que de gloires je chanterai autour
de toi!
Tu n'as jamais su ce que tu es; tu as longtemps dormi;
tu as dormi toute ta vie;

Tes paupières sont restées pour ainsi dire fermées tout
le temps;
Ce que tu as accompli jusqu'ici te revient déjà en échos
moqueurs :

(Ta prudence, ton savoir, tes prières, s'ils ne te reviennent
pas sous formes d'échos moqueurs, comment donc
te reviennent-ils?)

Ces moqueries et ces railleries ne sont pas toi.
Sous elles, et en elles, je te vois caché.

Je te poursuis là où personne encore ne t'a poursuivi;
Le silence, le pupitre, les expressions pétulantes, la nuit,
la routine coutumière, tout cela qui te cache aux yeux
des autres te laisse à découvert à mes yeux;

Le visage rasé, l'œil fuyant, le teint impur : si ces choses
déroutent les autres, elles ne me cachent rien;
Les vêtements mal seyants, l'attitude d'effort, l'ivrognerie,
l'avarice, la mort prématurée : j'écarte tout cela.

Aucun attribut de l'homme ou de la femme ne te fait défaut.
Il n'est ni vertu ni beauté, dans l'homme ou dans la femme,
supérieures à celles que tu possèdes;

Nul courage, nulle persévérance chez les autres, que tu ne
possèdes toi-même;

Nuls plaisirs ne sont réservés aux autres qui ne soient
ta part légitime.

Je n'ai rien donné aux autres que je ne veuille te donner
à toi.

Je ne chante la gloire de personne, ni même de Dieu,
plus amoureusement que je ne chante des chansons
de gloire pour toi.

Qui que tu sois! À tout prix, connais-toi toi-même.
Ces spectacles de l'Orient et de l'Occident sont peu,
comparés à toi-même;

Ces immenses plaines, ces rivières interminables,
ne sont pas plus immenses et plus interminables
que tu ne l'es toi-même;

Ces furies des éléments, ces tempêtes, ces métamorphoses
de la nature, ces maux d'apparente désintégration,
tu en es le maître.

Maître ou maîtresse, de ton plein droit, de la nature,
des éléments, de la douleur, de la passion,
et de la dissolution.

Les chaînes se brisent à tes chevilles; tu trouves enfin en toi
une suffisance sans manquement;

Vieux ou jeune, homme ou femme, rude, bas, rejeté
des autres, ce que tu es s'avère;

À travers la naissance, la vie, la mort, l'enterrement,
les moyens te sont fournis, rien n'est négligé;

À travers les colères, les pertes, les ambitions, l'ignorance,
l'ennui : ce que tu es s'avère enfin.

INDICATIONS

Les indications et les concordances du Temps!
La santé parfaite révèle le maître parmi les philosophes.
Le temps, sans fléchissement, se démontre toujours
en partie.

Ce qui surtout indique le poète, c'est la foule,
et la camaraderie des chanteurs, et leurs paroles.
Les paroles des chanteurs sont les heures et les minutes
de la lumière ou de l'ombre; mais les mots du poète
sont les poèmes mêmes de la lumière et de l'ombre.
Le créateur de poèmes fixe la justice, la réalité
et l'immortalité.
Sa vision et son pouvoir encerclent les choses, et toutes
les races humaines.
Il est, jusqu'ici, la gloire et l'essence des choses et
des races humaines.

Les chanteurs ne créent pas; seul le Poète engendre.
Les chanteurs sont bien accueillis, compris, et se font
souvent applaudir; mais peu nombreux sont les jours,
et les endroits qui voient l'apparition d'un créateur
de poèmes, d'un Répondre. (Pas un siècle, pas
un intervalle de cinq siècles même, ne contient
beaucoup de tels jours.)

Les chanteurs des heures successives des siècles peuvent
posséder des noms lumineux, mais leurs noms ne sont
que des noms de chanteurs.

On les désigne par catégories : chanteurs des oreilles,
chanteurs des yeux, chanteurs de tête, chanteurs suaves,
chanteurs d'échos, chanteurs de salon, chanteurs
de l'amour ou de toute autre chose.
Depuis toujours les mots des vrais poèmes attendent.
Les paroles des vrais poèmes n'ont pas pour seul attribut
celui de plaire.

Les vrais poètes ne sont pas seulement les suiveurs de
la beauté, ils sont les maîtres augustes de la beauté.
La grandeur des fils est la grandeur exsudée de la grandeur
des pères et des mères;
Les paroles des poèmes sont le couronnement
et l'applaudissement final de la science.

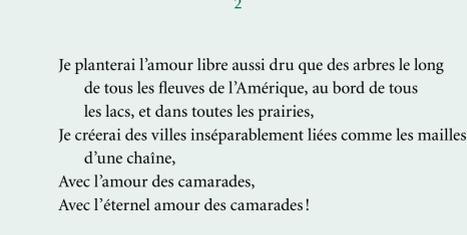
L'instinct divin, la largeur de vision, la loi de la raison,
la santé des corps, le recueillement,
La gaieté, le hâle du soleil, la douceur de l'air :
tels sont quelques-uns des mots des grands poèmes.

Le marin et le voyageur sont les thèmes inépuisables
du créateur de poèmes, du Répondre;
L'architecte, le géomètre, le chimiste, l'anatomiste,
le phrénologue, l'artiste; tous ceux-là sont à la base
des poèmes du Répondre.

Les paroles des vrais poèmes forment plus que des poèmes;
Elles sont les moules de l'individu, des religions,
des politiques, des guerres, de la paix, de la conduite,
des histoires, des essais, des romances, et de toute
autre chose;

Elles balancent les rangs, les couleurs, les races, les foies
et les sexes;
Elles ne cherchent pas la beauté; c'est la beauté qui
les poursuit :
Sans cesse les touchant, ou les enveloppant, la beauté
les suit, soupirante, languissante d'amour.

Elles préparent à la mort; et pourtant elles sont plutôt
le point de départ que la fin;
Elles ne conduisent personne à son terme, et ne l'amènent
pas non plus, à se sentir satisfait et complet;
Ceux qu'elles prennent se sentent soulevés dans l'espace;
ils apprennent l'une des intentions;
ils contemplent la naissance des étoiles;
Ils se sentent lancés dans la foi absolue; ils sont balayés
au-delà de plusieurs sphères pour ne plus jamais goûter
la quiétude.



UNE CHANSON

1

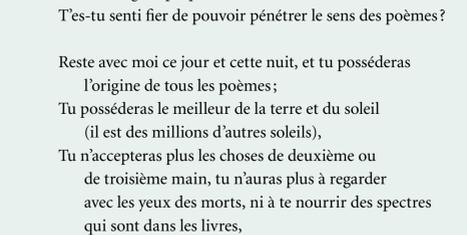
Viens! Je rendrai ce continent indissoluble.
Je créerai la race la plus splendide sous le soleil.
Je labourerai des terres divines et magnétiques,
Avec l'amour des camarades,
Avec l'éternel amour des camarades!

2

Je planterai l'amour libre aussi dru que des arbres le long
de tous les fleuves de l'Amérique, au bord de tous
les lacs, et dans toutes les prairies,
Je créerai des villes inséparablement liées comme les mailles
d'une chaîne,
Avec l'amour des camarades,
Avec l'éternel amour des camarades!

3

Cette chanson, Ô Démocratie!... pour te servir,
À toi ma femme!
Pour toi je chante ces chansons,
Avec l'amour des camarades,
Avec le fier amour des camarades!



WALT WHITMAN

1

Je me célèbre moi-même!
Mes prétentions seront aussi les tiennes,
Puisque chaque atome qui m'appartient est aussi bien ta part.

Je muse et j'y invite mon âme.
Je muse et je flâne à mon gré, observant un brin
d'herbe estival.

Les maisons et les pièces sont remplies de parfums;
sur les étagères s'entassent des parfums.
J'en respire la bonne odeur; je la connais et je l'aime.
L'essence de ces parfums m'intoxiquerait;
mais je me mets en garde.

L'atmosphère n'est pas un parfum; elle n'a pas le goût
des essences; elle est inodore.
Elle est depuis toujours dans ma bouche, et je l'aime.
J'irai vers la lisière des bois, je rejetterai mes déguisements;
je me dévêtirai,
Car j'ai l'intense désir de son contact.

2

La buée de mon souffle,
Des échos, des ondulations, des murmures, des soupirs,
des filaments soyeux, fourches grimpantes des vignes,
Ma respiration et mon inspiration, les battements
de mon cœur, le sang et l'air passant à travers
mes poumons,
Les parfums des feuilles vertes et des feuilles sèches,
et du rivage et des rochers noirâtres,
et du foin dans les granges,
Les sons des mots que claironne ma voix, des paroles
que je jette aux remous du vent;
Quelques légers baisers, quelques embrassements,
quelques enlacements;
Les jeux subtils de la lumière et de l'ombre sur les souples
branches qui se balancent,
La joie d'être seul, ou celle d'être perdu dans la foule
des rues, ou dans les champs et sur les coteaux,
La sensation de la santé, l'hymne du midi, et les chansons
de mon gosier quand je me lève le matin pour saluer
le soleil!

As-tu estimé que mille arpents sont une vaste mesure?
As-tu cru que la terre est vaste?
Y a-t-il longtemps que tu t'exerces à lire?
T'es-tu senti fier de pouvoir pénétrer le sens des poèmes?

Reste avec moi ce jour et cette nuit, et tu posséderas
l'origine de tous les poèmes;
Tu posséderas le meilleur de la terre et du soleil
(il est des millions d'autres soleils),
Tu n'accepteras plus les choses de deuxième ou
de troisième main, tu n'auras plus à regarder
avec les yeux des morts, ni à te nourrir des spectres
qui sont dans les livres,
Tu n'auras pas non plus à regarder avec mes yeux,
ni à accepter quoi que ce soit à cause de moi;
Tu tendras tes oreilles de tous côtés, et toutes ces choses
passeront d'elles-mêmes à travers toi.

3

J'ai entendu les conteurs parler de commencement et de fin.
Mais moi, je ne parle ni de commencement ni de fin.

Il n'y a jamais eu plus de commencement
qu'il n'y en a aujourd'hui;
Ni plus de jeunesse ou de vieillesse
qu'il n'y en a aujourd'hui;
Il n'y aura jamais plus de perfection
qu'il n'y en a maintenant,
Ni plus de ciel ou d'enfer qu'il n'y en a aujourd'hui.

5

Je crois en toi, mon âme! Je ne dois pas pourtant devant toi
amoindrir l'autre part que je suis.
Et tu ne dois pas t'abaisser devant elle.
Musarde avec moi sur l'herbe; libère ta gorge de ce qui
l'empêche de chanter;
Je ne veux ni mots, ni musiques, ni rimes, ni conventions,
ni conférences, même les meilleures.

6

Un enfant m'a dit : « Qu'est-ce que l'herbe? »
m'en apportant plein ses petites mains.
Comment pouvais-je lui répondre? Je ne sais pas plus
que lui ce qu'est l'herbe.

Je crois bien que ce doit être le drapeau de mon humeur,
tissé d'une substance verte comme mon espoir;
Ou peut-être est-ce le mouchoir du Seigneur,
Un souvenir parfumé qu'il laissa choir à dessein,
Et qui porte, quelque part dans un coin, le nom
du donateur, afin que, le remarquant, nous disions :
À qui?

Je crois que l'herbe est aussi un enfant : le jeune enfant
des végétations.

Ou peut-être est-ce un hiéroglyphe uniforme,
C'est-à-dire poussant aussi bien dans les côtes champs
que dans les petits, au pays des Noirs comme au pays
des Blancs :

Je leur donne la même chose; je les estime égaux;
je les aime également.

Et maintenant l'herbe m'apparaît comme les cheveux
merveilleux et non coupés des tombes!

Je vous casserai tendrement, vertes herbes bouclées.
Il se peut que vous soyez sorties de la poitrine des jeunes
gens morts.

Il se peut qu'ayant connu ces jeunes gens je les eusse aimés;
Il se peut que vous soyez issues des corps des vieillards,
ou de ceux des enfants trop tôt arrachés aux bras
de leurs mères,
Et que vous soyez devenues pour eux les bras de leurs mères.

L'herbe est trop brune pour être germée des têtes blanches
des vieilles mères;
Elle est plus foncée que les barbes sans couleur
des vieillards.

Herbes! vous êtes peut-être autant de langues vivantes;
Et ce n'est pas en vain que vous êtes sorties de bouches roses.

Je voudrais pouvoir traduire ce que m'inspire la pensée
de ces jeunes hommes morts et de ces femmes mortes,
Et la pensée des vieillards et des mères, et de leurs enfants
trop tôt arrachés à leurs bras.

Que sont devenus les jeunes et les vieillards morts?
Que pensez-vous qu'il soit advenu des femmes
et des enfants?

Ils vivent tous, et bien, quelque part,
Ce brin d'herbe me prouve qu'il n'y a vraiment pas de mort.
Et si la mort existe, elle conduit la vie, et ne l'arrête jamais;
Elle cesse dès que la vie réapparaît.
Tout avance; tout progresse; rien n'est détruit
Et mourir est tout autre chose que ce que l'on pensait,
et beaucoup plus désirable!

7

Quelqu'un suppose-t-il que naître soit une chose heureuse?
Je m'empresse d'affirmer que mourir est aussi heureux,
et je le sais.

J'ai dépassé les portes de la vie jusqu'à la mort, avec
les moribonds, et je renais avec le nouveau-né, frais lavé;
Et je ne suis pas entièrement contenu entre mon chapeau
et mes chaussures;
J'examine de nombreux objets, dont aucun n'est semblable
à l'autre, et qui tous sont bons;
La terre est bonne, les étoiles sont bonnes, et bons sont
tous leurs accessoires.

Je ne suis pas la terre ni un accessoire de la terre;
Je suis le compagnon et le camarade du peuple,
aussi insondable et aussi immortel que moi-même.
(Le peuple ne sait pas à quel point il est immortel,
mais moi je le sais.)

Chaque espèce pour elle-même et les siens. À moi
ce qui est mien : l'homme et la femme.
À moi ceux qui furent des garçons et qui aiment
des femmes :

À moi l'homme fier, et qui sent la blessure du dédain;
À moi la tendre amie et la vieille fille; à moi les mères
et les mères des mères;
À moi les lèvres qui ont souri et les yeux qui ont pleuré.
À moi les enfants, et les procréateurs des enfants.

Dévéts-toi! Tu n'es pas coupable, ni fade ni rebutant
à mes yeux.
Je vois à travers le drap et le guingamp.
Je t'entoure, infatigable, tenace, voulant te posséder,
sans que tu puisses jamais te défaire de moi.

16

J'appartiens à la jeunesse et à la vieillesse; j'appartiens
aux fous et aux sages,
Sans me soucier des autres, me souciant toujours des autres;
Maternel autant que paternel, un enfant aussi bien
qu'un homme;
Rempli de ce qui est grossier, et rempli de ce qui est
matière fine;
Faisant partie de la Grande Nation des Nations dont
la plus infime est autant que la plus grande;
Habitant du Midi aussi bien que du Nord; je vis sur
les plantations;
Yankee, je fais mon chemin, prêt au commerce,
avec des membres qui sont les plus souples qui soient
sur terre, et les plus résistants aussi;
Kentuckien, je traverse la vallée de l'Elkhorn,
avec mes jambières en peau de daim;
Je suis un Louisianais ou un Géorgien;
Je suis un batelier sur les lacs et dans les baies ou le long
des côtes; je suis natif de l'Indiana, du Wisconsin,
de l'Ohio;
Je suis à mon aise sur mes raquettes dans les solitudes
neigeuses du Canada; à mon aise dans la brousse,
ou avec les pêcheurs sur les côtes de Terre-Neuve;
À mon aise parmi la flotte des brise-glaces, allant avec
les autres et louvoyant;
À mon aise dans les montagnes du Vermont, ou dans
les forêts du Maine, ou sur un ranch du Texas;
Camarade des Californiens, camarade des libres gars
du Nord-Ouest (aimant leurs vastes carrières);
Camarade des *raftsmen* et des charbonniers; camarade
de tous ceux qui échangent des poignées de mains
et vous invitent à boire et à manger;
Écolier auprès des simples; maître parmi les penseurs;
novice à ses débuts et qui pourtant possède l'expérience
d'innombrables saisons :

Je suis de toutes les nuances et de toutes les castes,
de toutes les classes et de toutes les religions;
Je suis un fermier, un mécanicien, un artiste, un homme
du monde, un marin, un quaker,
Un prisonnier, un aventurier, un voyou, un avocat,
un médecin, un prêtre.

Je résiste à tout mieux qu'à ma propre diversité.
Je respire de l'air mais en laisse suffisamment derrière moi.
Et je ne suis pas orgueilleux ni fat, et je suis à ma place.
Les larves, et le frai des poissons sont à leur place;
Les soleils que je vois et les soleils que je ne puis voir sont
à leur place;
Le palpable est à sa place; et l'impalpable est aussi à sa place.

17

Voici donc les penseurs de tous les hommes depuis tous
les siècles, et dans tous les pays; ils ne me sont pas
particuliers.
S'ils ne sont pas vôtres autant qu'ils sont miens,
ils ne valent rien ou presque rien;
S'ils ne sont pas l'énigme, et la solution de l'énigme,
ils ne sont rien;
S'ils ne sont pas aussi proches de vous qu'ils sont éloignés
de vous, ils ne sont rien.

Voici l'herbe qui pousse partout où il y a terre et eau;
Voici l'air commun qui baigne le globe terrestre.

18

J'arrive avec une musique formidable, avec mes trompettes
et mes tambours;
Je ne joue pas seulement des marches pour les vainqueurs
acclamés; je joue aussi pour les vaincus et les victimes.
Vous a-t-on dit qu'il fût beau de remporter la victoire?
Je vous dis qu'il est aussi beau de succomber; les batailles
se perdent avec le même esprit qu'elles se gagnent.

Mes roulements de tambours sont aussi pour eux morts;
J'embouche ma trompette et je sonne pour eux mes airs
les plus puissants et les plus gais.

Bravo pour ceux qui succombèrent!
Et pour ceux dont les vaisseaux de guerre sombrèrent
dans la mer;
Et pour ceux qui eux-mêmes s'enfoncèrent dans l'abîme;
Et pour tous les héros qui connurent la défaite,
et tous les héros vaincus,
Et pour tous les innombrables héros inconnus,
aussi grands que les héros connus!

19

Voici la table servie pour tous; voici la chair pour
l'apaisement des faims naturelles;
Elle est pour le méchant aussi bien que pour le juste;
à tous je lance une invite!
Je ne souffrirai pas qu'une seule personne soit dédaignée;
La femme entretenue, le parasite, le voleur, sont par
les présentes invités!
Lesclave aux lèvres charnues, le taré, sont invités.
Il n'y aura aucune différence entre eux et les autres.

Voici la pression timide d'une main, et voici l'odeur
des cheveux.
Voici mes lèvres que je pose sur les tiennes;
voici le murmure tendre du désir;
Voici la profondeur lointaine et les hauteurs reflétant
mon propre visage;
Voici la fusion voulue de mon être et qui se dégage
de nouveau.

Tu crois que je te cache quelque dessin compliqué?
Tu l'as bien deviné. Les averse d'avril, et le mica sur
les parois d'une roche, ont aussi de ces dessins
compliqués!

Crois-tu que je veuille t'étonner?
La clarté du jour est-elle étonnante? Et le rouge-gorge
matinal chantant dans les bois, est-il étonnant?
Suis-je plus étonnant qu'eux?

Maintenant je te dirai des choses, en toute confiance.
Je ne les dirais peut-être pas à tous; mais je t'en fais part
à toi.

21

Je suis le poète du corps.
Et je suis le poète de l'âme.
Les béatitudes du ciel sont en moi, et les affres de l'enfer
sont en moi;
Celles-ci je les multiplie en moi; celles-là je les traduis
dans un langage nouveau.

Je suis le chantre de l'homme aussi bien que celui
de la femme.
Et je dis qu'il est aussi bon d'être une femme que d'être
un homme.
Et je dis que rien n'est plus grand que d'être la mère
des hommes.

Je chante l'hymne d'exaltation et d'orgueil.
Nous avons trop longtemps chanté le contraire; assez!
Je démontre que la grandeur n'est qu'un résultat de
la croissance.

Avez-vous surpassé les autres? Êtes-vous le Président?
C'est peu, en vérité; tous arriveront à ce faite;
tous et chacun, et dépasseront même ces bornes.

Je suis celui qui marche avec le soir tendre et grandissant.
Je salue la terre et la mer, à demi plongées dans la nuit.

Étreins-moi davantage, ô nuit au sein nu!
Presse-moi sur ton cœur, ô nuit magnétique et nourricière!
Nuit des vents du Midi; nuit des innombrables étoiles!
Nuit calme avec tes gestes d'appel, délirante, ô nuit
sans voiles!

Souris, ô fraîche et voluptueuse terre,
Terre des arbres fluides et dormants!
Terre des soleils disparus, terre des montagnes
enveloppées de nuages;

Terre que fécondent les rayons vitreux et liquides
de la pleine lune à peine teintée de bleu ;
Terre de lumières et d'ombres, buvant l'eau des rivières.
Terre des limpides nuages gris.
Ô terre aux mains pleines d'offrandes, ô terre riche
avec des fleurs de pommiers dans les bras...
Souris, ô terre, ton amant approche !

Je m'abandonne à toi aussi, ô mer ! Je comprends
ton langage.
J'aperçois du rivage l'invite de tes bras.
Je crois que tu ne daignes pas t'en aller avant de m'avoir
caressé.
Il nous faut des agapes ! Je laisse tomber mes vêtements :
emporte-moi loin du sol.
Enveloppe-moi, berce-moi dans un sommeil mouvant,
Éparpille sur moi ton écume blanche ; j'ai de quoi te payer !
Ô mer de vallonnements liquides !
Mer à la respiration large et convulsive ;
Mer au goût salin de vie ! Mer des tombes qu'on ne creuse
pas, mais qui sont toujours prêtes.
Créatrice et apaiseuse de tempêtes ! Capricieuse et belle mer
Partageant le flux et le reflux de mon âme ; exaltatrice
des haines et des réconciliations ;
Exaltatrice des amitiés, et de tous ceux qui dorment
dans les bras l'un de l'autre.
Je suis celui qui atteste la sympathie.
(Écrirai-je une liste des choses de la maison,
sans mentionner la maison qui les héberge ?)

Je ne suis pas simplement le chantre de la bonté ;
je veux être aussi bien le chantre de la méchanceté.
Je laisse aux bellâtres le rasoï et les savons : à moi les taches
de rousseur et la barbe inculte.

Qui parle à tort et à travers de la vertu et du vice ?
Le vice est en moi, et la réforme de mes vices me donne
de l'allant ;
Mon pas n'est pas celui d'un critiqueur ou d'un juge
qui condamne.
J'arrose les racines de tout ce qui pousse.

Aurais-tu craint les humeurs froides de ta grossesse ?
As-tu soupçonné que les lois divines n'ont pas encore
été rectifiées ?

La justice est sur un côté du plateau ; elle est sur l'autre aussi.
La doctrine de la douceur est la doctrine unique.
Et les pensers et les actions du présent sont notre point
de départ et notre tremplin.
Cette minute qui t'est léguée par les milliers de siècles abolis,
Il n'en est de meilleure que cet instant.
Ce qui joua bien son rôle dans le passé, et qui le joue bien
aujourd'hui, n'est pas une si grande merveille ;
Le merveilleux, depuis toujours, c'est le pourquoi
de l'homme mesquin ou de l'infidèle.

Être, sous n'importe quelle forme, qu'est-ce ?
(Nous tournons en cercle, pour revenir toujours
au même endroit.)
Si rien de plus évolué n'existait et ne devait exister,
la moule dans sa coquille dure serait suffisante.
Mon enveloppe n'est pas une rude coquille.
J'ai, par tout mon être, de puissants récepteurs
et conducteurs
Qui saisissent les objets à mon passage et les font entrer
en moi, sans douleur ;
Je n'ai qu'à m'agiter un peu, à presser, à toucher avec
le bout de mes doigts, pour être heureux !
Et le contact de mon corps à celui d'un autre me suffit ;
je ne pourrais vraiment en supporter davantage.

Toutes les vérités sont en attente dans toutes choses.
Elles ne hâtent jamais ni ne retardent leur naissance.
Elles ne nécessitent jamais les instruments de l'accoucheur.
L'insignifiant m'est aussi cher que n'importe quoi.
Qu'y a-t-il donc de moindre ou de plus important
qu'un attouchement ?
La logique et les sermons ne me convainquent jamais.
L'humidité de la nuit pénètre davantage dans mon âme.
Seul est vrai ce qui se prouve soi-même aux hommes
et aux femmes.
Seul est vrai ce que personne ne conteste.

Une minute et une goutte sortie de moi calment
mon cerveau.
Je crois même que les mottes de terre trempées deviendront
des amants ou des flambeaux !
Et que la chair d'un homme ou d'une femme est la somme
de la somme ;
Et que le sommet et la fleur sont l'amour de l'homme
et de la femme ;
Et que de cette leçon ils doivent se ramifier intensément
jusqu'à ce qu'ils deviennent omnifiques,
Et jusqu'à ce que tous sans exception se délectent de nous,
et nous d'eux-mêmes.

Je crois qu'un brin d'herbe n'est pas moins parfait que
le travail des étoiles ;
Et que la fourmi est aussi parfaite, et le grain de sable
aussi parfait, et l'œuf du roitelet aussi parfait ;
Et que la grenouille est un chef-d'œuvre comparable
au plus grand,
Et que la ronce grimpanche est un digne ornement pour
les salons du ciel ;
Et que la plus infime jointure de ma main surpasse toute
mécanique,
Et que la vache, ruminant, le cou baissé, surpasse n'importe
quelle statue,
Et que la souris est un miracle capable d'ébranler
des sextillions de sceptiques.

Je vois, incorporés en moi, le charbon, la mousse, les fruits,
les grains et les racines ;
Et je suis couvert, des pieds à la tête, de quadrupèdes
et d'oiseaux ;
Et j'ai devancé ceux qui demeurent en arrière, je ne sais
pourquoi.
Mais je puis ramener à moi ceux que je veux,
quand je le désire.
En vain tentent-ils de s'enfuir, effarouchés ;
En vain les rocs plutoniens barrent-ils mon approche
de leurs feux millénaires,
En vain le mastodonte se cache sous ses propres ossements
calcinés ;
En vain les objets se tiennent à distance et prennent
des formes multiples ;
En vain l'océan tente de se cacher dans les rochers ;
en vain les monstres de la mer se tapissent dans
les profondeurs ;
En vain la buse cherche un abri au firmament ;
En vain l'élan s'enfuit dans les profondeurs des bois ;
En vain le reptile glisse à travers les roches et les vieux
trunks d'arbre ;
En vain le pingouin au bec de rasoir s'envole vers
le Labrador ;
Je les suis rapidement ; je grimpe jusqu'aux nids dans
les fissures des rochers accores.

Assez ! Assez ! Assez !
Me voici étourdi ! Éloignez-vous !
Un peu de répit pour mes tempes oppressées ;
je veux dormir, je veux rêver, je veux bâiller.
Je me suis vu sur les pentes d'une commune et fatale erreur.
Comment ai-je pu oublier les moqueurs et les insultes ?
Comment ai-je pu oublier les larmes, et les coups de massue
et de marteau ?
Pour contempler, d'un regard détaché, ma propre
crucifixion et mon sanglant couronnement ?
Je me souviens, maintenant.
Je repense de la fraction réservée.
La tombe de pierre multiplie ce qui lui a été confié.
Les cadavres se lèvent ; les balafres se cicatrisent ;
et les liens se défont et tombent de moi.

Et je repars, rempli d'une force nouvelle et suprême ;
et je rejoins l'incessante procession.
À l'intérieur et sur les rivages, nous allons,
et nous dépassons toutes les frontières ;
Nos rapides ordonnances sont en chemin par toute la terre ;
Les fleurs qui ornent nos chapeaux sont le produit
de millions d'années.
Mes élèves, je vous salue ! Avancez.
Continuez vos annotations, continuez vos interrogations.

Soleil riche et glorieux, je n'ai pas besoin de ta chaleur ;
reste couché !
Tu n'éclaires que les surfaces ; moi je pénètre les surfaces
et je m'aventure dans les profondeurs.
Terre ! Tu sembles vouloir quelque offrande de mes mains ?
Dis, vieille camarade, que veux-tu ?
Homme ou femme ! Je dirais bien que je t'aime ;
mais je ne le puis.
Et je voudrais dire ce qui est en moi, et ce qui est en toi,
mais j'en suis incapable ;
Et je voudrais dire le désir languissant que j'ai :
ce battement comme le pouls de mes jours et de mes nuits.
Écoutez ! je n'offre point de sermons ni de mesquine
charité ;
Quand je donne quelque chose, je me donne moi-même.

Toi, là, impuissant aux genoux tremblants !
Ouvre tes mâchoires ankylosées afin que j'insufflé
un peu d'énergie en toi !
Étends tes mains, et soulève les revers de tes poches.
Je n'admets pas de refus ; je suis impérieux ;
j'ai des provisions en abondance ; j'en ai à gaspiller.
Et tout ce que j'ai, je te le donne.
Je ne désire pas savoir qui tu es : cela n'a pas d'importance
pour moi.
Tu ne peux rien accomplir, ni rien être, hors de ce que
j'enfermerai en toi.
Je me penche vers l'esclave des champs de coton,
ou vers l'accomplisseur de tâches viles ;
Sur sa joue droite je pose le baiser familial ;
Et je jure, en mon âme, que jamais je ne le renierai.
Vers celui qui se meurt j'accours ; en hâte, je tourne
la poignée de la porte ;
Je rejette les couvertures sur le pied du lit.
Laissez partir le médecin et le prêtre !
Je saisis l'homme qui sombre et le soulève avec un pouvoir
indomptable.
Ô désespéré ! voici mon cou !
Par Dieu ! Tu ne sombreras pas ! Accroche-toi à moi
de tout ton poids.
Je t'insufflé un souffle formidable ; je te soutiens au-dessus
du flot vorace ;
Et j'assigne des forces en armes dans toutes les pièces de
la maison.
Ô mes amants ! ô déjoueurs des tombes !
Dors ! Je veillerai sur toi toute la nuit.
Sans doute la mort n'osera même pas poser sur toi
son petit doigt.
Je t'ai embrassé ; dorénavant tu seras ma propriété
Et quand tu t'éveilleras au matin, tu découvriras
que je ne t'ai pas trompé.

Un appel au milieu de la foule !
Ma propre voix, ronde, pleine, entraînant et péremptoire !
Venez, mes enfants !
Venez, mes garçons et mes filles, mes femmes, vous tous
de la maison et les intimes ;
Maintenant l'exécutant fait jeu de toute sa virtuosité
et de toute son audace ; il a suffisamment repassé
son prélude sur ses pipeaux intérieurs.

Accords légers, sereins, facilement écrits ! Je sens
la résonnance de votre apogée et de votre finale !
Ma tête oscille sur mon cou.
La musique se déroule, mais ne sort pas de ma gorge ;
Des gens m'entourent, mais ils ne sont pas ceux de
la maison !
À moi pour toujours le sol dur et résistant ;
À moi pour toujours les mangeurs et les buveurs ;
à moi pour toujours le soleil levant et le soleil couchant ;
à moi pour toujours l'air limpide et les vagues incessantes ;
À moi pour toujours moi-même et mes voisins,
tous rafraichissants, mauvais, bons, réels ;
À moi pour toujours la vieille question sans réponse ;
à moi pour toujours cette douleur meurtrissant
la chair du pouce ; à moi pour toujours ces souffles,
ces démanagements et ces soifs ;
À moi pour toujours le « hou-hou » des tourmenteurs,
jusqu'à ce que nous découvriions le rusé, et le tirions
de sa cachette ;
À moi pour toujours l'amour, à moi pour toujours
la liqueur de vie qui sanglote ;
À moi pour toujours le bâillon sur la bouche ; à moi
pour toujours les catafalques de la mort !

Ils vont et viennent avec des bâillons sur les yeux ;
Pour nourrir la faim de leur ventre, ils se creusent
sans cesse le cerveau ;
Ils achètent des billets, ils prennent, ils vendent,
mais ne s'attablent jamais au festin ;
Un grand nombre suant, labourant, luttant, et ne recevant
que la menue paille en compensation de leurs travaux ;
Quelques-uns, le petit nombre, possèdent oisivement,
et ceux-là réclament sans cesse le bon grain.

Voici la ville, et je suis un de ses citoyens.
Tout ce qui intéresse les autres, m'intéresse aussi :
la politique, les guerres, les marchés, les journaux,
les écoles,
Les sociétés de bienfaisance, les améliorations, les banques,
les tarifs, les bateaux à vapeur, les manufactures,
les magasins, les immeubles.
Ces nombreux mannequins qui sautillent dans leurs
faux-cols et leurs habits de gala ;
Je sais bien ce qu'ils sont (décidément ils ne sont pas
des vers ni des puces !)

Je reconnais en eux les doubles de moi-même ; le plus faible
et le plus insipide est aussi immortel que je le suis !
Ce que je fais et dis, eux le font et le disent également.
Chaque pensée qui me remplit le comble également.
Je reconnais parfaitement mon propre égoïsme.
Je connais mes couplets omnivores, mais ne dois pas moins
les écrire.
Et j'irai te chercher, qui que tu sois, et nous serons
des égaux.

Non pas pour la ritournelle de ces poèmes ou pour
ma propre gloire ;
Mais pour interroger brusquement, pour franchir
d'un bond et pourtant se rapprocher ;
Le livre est imprimé et relié ; mais l'imprimeur
et le typographe, qu'en fait-on ?
Voici des illustrations superbes, mais la femme ou l'ami
qui l'on presse solidement dans ses bras, qu'en fait-on ?
Voici le vaisseau noir cuirassé de fer, avec ses canons dans
les tourelles ; mais le courage du capitaine et
des mécaniciens, qu'en dit-on ?
Dans la maison, voici la vaisselle et les mets et les meubles ;
mais le maître et la maîtresse, et le regard jaillissant
de leurs yeux ?
Le ciel là-haut ; mais ici, à la porte voisine, de l'autre côté
du chemin ?
Les saints et les sages de l'histoire ; mais toi-même ?
Les sermons, les Credo, la théologie ; mais l'insondable
cerveau humain ?
Et qu'est-ce que la raison ? et qu'est-ce que l'amour ?
et qu'est-ce que la vie ?

Il est temps que je m'explique ; levons-nous.
De ce qui est connu, je me dévouille ;
Je lance tout homme et toute femme avec moi en avant
dans l'inconnu.
L'horloge marque le moment ; mais qu'indique l'éternité ?
Nous avons jusqu'ici épuisé des trillions d'hivers et d'étés ;
Des trillions nous attendent devant nous, et des trillions
attendent en avant de ceux-ci.

Les naissances nous ont apporté des richesses et la variété ;
D'autres naissances nous apporteront à leur tour richesse
et variété.
Je ne dis pas que l'un soit grand et l'autre petit.
Ce qui occupe son temps et sa place est égal à quoi que ce soit.
L'humanité fut-elle meurtrière ou jalouse à ton égard,
mon frère, ma sœur ?
Je le regrette pour toi ; elle n'a pas été meurtrière ou jalouse
envers moi.
Tout fut juste envers moi, et je ne me lamente pas.
(Qu'ai-je vraiment à faire de lamentations !)

Je suis le sommet des choses accomplies, et je suis
le dépositaire et le maître des choses à venir.
Mes pieds foulent le sommet du sommet de l'escalier ;
À chaque degré j'ai rencontré des myriades de siècles ;
il y en avait d'autres myriades entre les degrés ;
J'ai dûment parcouru tous les étages inférieurs, et je monte
encore et toujours ;
J'ai laissé des fantômes derrière moi, fantômes
qui s'inclinaient à mon passage et dont les têtes restent
courbées ;
Très loin en arrière j'aperçois l'immense néant originel,
et je sais que j'ai dû passer par là ;
J'ai attendu continûment, invisible, sommeillant dans
les brumes léthargiques ;
Et je ne me suis pas hâté, et je ne me suis pas laissé
empoisonner par le carbone fétide.

Longtemps j'ai été serré, de près, longtemps, longtemps !
Immenses furent les préparatifs pour ma venue ;
Nombreux et loyaux et sincères furent les bras
qui m'ont soutenu.
Des cycles innombrables d'âges ont porté mon berceau
d'un bord du fleuve à l'autre, ainsi que l'auraient fait
de joyeux bateliers ;
Pour me faire place, les étoiles se sont rangées de côté ;
Elles ont envoyé des influences secrètes pour surveiller
ce qui devait m'échoir et m'entourer.
Avant que je naquisse de ma mère, des générations
m'ont guidé ;
Mon embryon ne fut jamais engourdi ; rien ne pouvait
le faire mourir.

C'est pour lui que la nébuleuse s'est changée en orbe ;
Et les longues et lentes strates se sont accumulées pour
lui faire un appui ;
De riches végétaux lui ont fourni sa subsistance ;
Et sauriens monstrueux l'ont transporté dans
leurs gueules, et l'ont déposé ici avec grand soin.
Toutes les forces ont concouru à mon avènement
et à ma préservation aussi bien qu'à mon enlacement.
Et maintenant, à cette place, me voici, debout avec mon âme
robuste !

Je sais que je possède le meilleur du temps et de l'espace,
que je n'ai jamais été mesuré et ne le serai jamais.
Je fais un voyage perpétuel. (Venez tous et écoutez !)
Mes signes sont un paletot imperméable, de bonnes

chaussures, et un bâton que j'ai coupé dans les bois ;
Nul de mes amis ne prend ses aises dans mon fauteuil
(Je ne possède ni chaise, ni religion, ni philosophie) ;
Je ne conduis personne au festival, à la bibliothèque ou
à la bourse.
Mais je te conduis homme ou femme, sur un monticule,
Et là, t'enlaçant la taille avec mon bras gauche,
De la main droite je te montre les paysages,
et les continents, et la plaine, et le chemin public.

Ni moi ni un autre, qui que ce soit, ne pouvons parcourir
cette route pour toi ;
Tu dois la parcourir toi-même.

Elle n'est pas trop longue ; elle est à ta portée.
Peut-être la suis-tu depuis ta naissance, sans le savoir.
Peut-être cette route est-elle n'importe où sur la terre
et sur la mer.

Mets ton sac sur ton dos, et je prendrai le mien sur
mes épaules, et partons vite ;
Nous verrons des cités merveilleuses et des libres nations
partout en chemin.

Si tu te sens fatigué, donne-moi ton sac, et appuie-toi
sur mon bras ;
Et plus tard tu me rendras le même service, en échange.
Car une fois partis, nous ne nous arrêterons jamais plus.

Ce matin, avant le lever du soleil, j'ai gravi la montagne
et j'ai regardé le ciel surpeuplé,
Et j'ai dit à mon esprit : « Quand nous aurons embrassé
ces orbes, et le plaisir et la science de toutes ces choses
qu'ils renferment, alors serons-nous comblés et
satisfaits ? »
Et l'esprit m'a répondu : « Non. Nous ne ferons toujours
qu'atteindre des hauteurs pour les dépasser et continuer
notre chemin. »

Tu me poses aussi des questions, et je les entends.
Je réponds que je ne puis répondre ; tu dois toi-même
trouver les réponses.

Assieds-toi un instant, cher fils ;
Voici des biscuits à manger, et voici du lait à boire.
Mais dès que tu auras dormi, que tu te seras rafraîchi
en du linge frais lavé, je t'embrasserai, je te dirai adieu,
et je t'ouvrirai la porte afin que tu sortes d'ici.

Tu as assez longtemps rêvé des rêves méprisables.
Maintenant j'enlève la cire de tes yeux.
Tu dois t'habituer à l'éblouissement de la lumière,
et à l'éblouissement de chaque minute de ta vie.

Tu as assez longtemps barboté dans l'eau, sur une planche,
près des rivages ;
Maintenant je t'apprendrai à devenir un nageur hardi,
À plonger dans l'écume de la mer, à revenir à la surface,
à me faire un signe de reconnaissance, à pousser
des cris, et à secouer tes cheveux en riant.

48

J'ai dit que l'âme n'est pas plus grande que ne l'est le corps.
Et j'ai dit que le corps n'est pas plus grand que l'âme.
Et rien n'est plus grand que toi-même.

Et quiconque franchit une lieue sans sympathie s'avance
vers ses propres funérailles, enveloppé d'un suaire ;
Et moi, ou toi, sans un sou en poche, pouvons acheter
le plus précieux des produits de la terre,
Et regarder avec nos yeux un haricot dans sa cosse,
qui confond la science de tous les temps ;
Et il n'est ni métier ni emploi dans lequel le jeune homme
qui l'exerce ne puisse devenir un héros ;
Et il n'est nul objet, si frêle soit-il, qui ne puisse servir
de moyeu aux roues de l'univers ;
Et je dis à tout homme ou à toute femme : que ton âme reste
calme en face de ces millions d'univers.

Et je dis aux hommes : Ne soyez pas curieux de Dieu.
Car moi, qui suis curieux de chacun de vous, je ne suis pas
curieux de Dieu.
(Nulles paroles ne sauraient dire combien je suis en paix
avec Dieu et avec la mort.)

J'entends et je vois Dieu dans chaque objet ; et pourtant
je ne comprends aucunement Dieu ;
Non plus que je ne comprends qu'il puisse exister un être
plus merveilleux que moi-même !
Pourquoi désirerais-je voir Dieu mieux que je ne le vois
aujourd'hui ?

Je vois quelque chose de Dieu à chaque heure du jour,
et à chaque instant de ces heures ;
Je le vois dans les visages des hommes et des femmes,
et je le vois dans mon propre visage reflété dans la glace ;
Je trouve des lettres de Dieu partout dans les rues ;
toutes sont signées de la main de Dieu ;
Mais je ne les ramasse pas ; je les laisse là ou je les aperçois ;
Je sais que j'en trouverai, sans faute, partout et toujours.

49

Et quant à toi, Mort – étreinte amère du néant ! – c'est en
vain que tu tenterais de m'alarmer.

Sans fléchissement, l'accoucheur s'empresse ;
Je vois la main sûre qui presse, reçoit et soutient ;
Je me penche vers le seuil de l'exquise et flexible porte ;

Et j'observe la sortie et j'observe la délivrance.
Et quant à toi, cadavre, je pense que tu es du bon engrais ;
mais cette pensée ne m'offense pas ;
Je respire les parfums des roses naissantes ou épanouies,
Je touche les feuilles pareilles à des lèvres ; je touche le sein
poli des melons.

Quant à toi, ô vie, je vois bien que tu n'es que le résultat
de nombreuses morts.
(Sans doute je suis moi-même mort dix mille fois avant ce
jour.)

Je vous entends murmurer là-haut, étoiles du firmament !
Ô soleils ! Herbes des tombes ! Ô perpétuels transmissions
et avancements,
Si vous ne dites rien, comment pourrai-je, moi, dire quelque
chose ?

Sur l'étang vaseux qui croupit dans la forêt automnale,
Ô lune qui descend les côtes du soupirant crépuscule,
Ô scintillement du jour ou de la bruine,
Jetez, sur les branches cassées qui pourrissent dans la bourbe,
Jetez votre clarté, jusque sur les troncs noirs qui gémissent
dans leur langage.

Je m'élève de la lune ; je m'élève de la nuit !
Je perçois que cette clarté spectrale est la réflexion
des rayons vifs du soleil des midis ;
Et, parti du surgeon, petit ou grand, j'arrive au positif
et au central.

50

Il y a ceci en moi : je ne sais ce que c'est, mais je sais que
cela est en moi.

Avec des membres tordus et couverts de sueurs d'abord,
mon corps redevient calme et frais.
Je dors ; je dors longtemps.
Je ne connais pas cela ; cela est sans nom ; c'est un mot
qu'on ne dit pas ;
Il n'est dans aucun dictionnaire, dans aucune phrase,
dans aucun symbole.

Cela oscille sur quelque chose de plus grand que la terre
sur laquelle j'oscille moi-même.
La création est l'amante dont l'embrassement m'éveille.

Peut-être pourrais-je en dire davantage ! Des ébauches !
Je plaide pour mes frères et pour mes sœurs.

Voyez-vous, ô mes frères et mes sœurs,
Ce n'est pas le chaos de la mort ; c'est la forme, l'union,
C'est le plan ; c'est la vie éternelle ;
C'est le bonheur.

51

Le passé et le présent se fanent ; je les ai remplis,
et je les ai vidés.
Et je m'apprête à remplir les prochains contours de l'avenir.

Toi qui m'écoutes là-haut, toi, là ! qu'as-tu à me confier ?
Regarde mon visage tandis que j'inhalé la venue du soir ;
Parle franchement ; personne autre que moi ne t'entend,
et je ne puis plus m'attarder qu'une minute ou deux.

Est-ce que je me contredis ?
Très bien, alors, je me contredis.
(Je suis immense ; je contiens des multitudes.)

Je m'avance vers ceux qui sont les plus proches ;
j'attends sur le seuil de la porte.

Qui a fini sa journée ? Qui aura le plus tôt fini de souper ?
Qui veut marcher avec moi ?

Parleras-tu avant que je m'en aille ? T'y décideras-tu avant
qu'il ne soit trop tard ?

52

L'épervier s'abat sur moi et m'accuse ; il m'accuse de ma
façonde et de mes flâneries.

Moi aussi je suis sauvage ; moi aussi je suis intraduisible.
Je fais retentir les toits du monde de mes cris barbares.

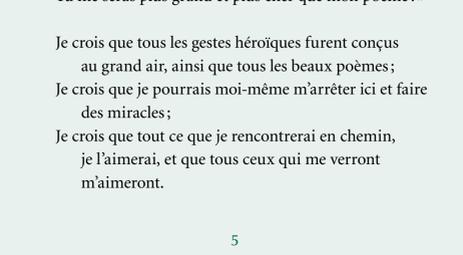
Les derniers rayons de mon jour s'attardent autour de moi ;
Ils projettent mon image après les autres, mon image,
aussi vraie qu'aucune, sur les vastes plaines envahies
d'ombres ;
Ils me poussent vers la brume et le crépuscule.

Je m'envole comme l'air ! Je secoue ma crinière blanche
au soleil couchant !
Ma chair s'effuse en ondes claires, et s'envole en nuages
dentelés !

Je me lègue à la terre pour renaître dans l'herbe que j'aime ;
Me cherchant quelque jour, tu me retrouveras sous
la semelle de tes chaussures.

Tu me reconnaîtras à peine ; tu ne sauras pas ce que
je signifie ;
Mais je serai quand même de la santé pour toi,
Et je purifierai et fortifierai ton sang.

Si tu ne me trouves pas d'abord, ne te décourage pas.
Si tu ne me trouves pas en un lieu, cherche-moi ailleurs :
Je me suis arrêté quelque part, et je t'attends !



J'AI VU EN LOUISIANE

J'ai vu, en Louisiane, un rouver géant,
Solitaire, debout, avec des mousses pendant
ses hautes branches ;
Sans compagnon, il avait grandi là, chantant la vie
par toutes ses feuilles joyeuses et vertes ;
Et son aspect, rude, robuste et inflexible, me fit penser
à moi-même ;
Et je me suis demandé comment il pouvait produire
un si robuste feuillage, seul là-bas, sans un ami
à ses côtés.
Je sais que j'en serais incapable.
Et j'ai cassé une branche avec un certain nombre de feuilles,
et j'y ai ajouté un peu de mousse,
Et j'ai apporté avec moi ce talisman, et je l'ai placé bien
en vue dans ma chambre.
Il ne m'est pas nécessaire à la pensée de mes chers amis,
(Car je crois, en somme, ne penser qu'à eux) ;
Mais pourtant cette branche m'est restée comme un curieux
souvenir ; elle me fait penser à l'amour humain.
Et malgré tout, bien que le chêne géant exulte là-bas
en Louisiane,
Cherchant la vie par toutes ses feuilles, sans ami, sans amant,
près de lui,
Je songe que moi, j'en serais incapable.

TOUT EST VÉRITÉ

Ô moi ! si longtemps homme de peu de foi !
Orgueilleusement à l'écart, reniant si longtemps les parties,
Reconnaissant aujourd'hui seulement la toute-vérité
compacte, diffuse ;
Découvrant aujourd'hui qu'il n'est pas de mensonge,
qu'il ne peut y avoir de mensonge qui ne se nourrisse
de lui-même comme la vérité se nourrit d'elle-même.
Ou comme font encore toutes les lois naturelles, ou toute
la production naturelle de la terre.

(C'est un fait curieux dont on ne se rend pas compte
d'abord ; mais il faut s'en rendre compte :
Je sens qu'il est en moi, comme chez les autres,
des faussetés, comme il en est dans l'univers entier.)

Où se trouve la réponse positive, indifférente
aux mensonges et à la vérité ?
Est-elle dans la terre, dans l'eau, ou dans le feu ?
ou dans l'esprit des hommes ? ou dans la chair et le sang ?

Méditant parmi les prévaricateurs, me réfugiant
tacitement en moi-même,
Je vois qu'il n'est vraiment ni menteurs ni mensonges
après tout,
Et que la réponse est toujours positive, et ce que nous
appelons mensonges sont des réponses positives.
Et que chaque chose est représentative d'elle-même
et de tout ce qui l'a précédée,
Et que la vérité comprend tout, est compacte autant
que l'espace est compact,

Et qu'il n'est ni défaut ni vide dans la somme de la vérité,
et que tout est vérité sans exception.

Dorénavant je vais, célébrant tout ce que je vois ou suis.
Je chante, je ris, et ne renie rien.

CHANSON DE LA GRAND-ROUTE

1

À pied, léger de cœur, je pars sur la grand-route,
Sain de corps, libre, le monde devant moi,
Ce long sentier brun devant moi me conduisant où je veux.

D'abord je ne demande pas la chance ; je suis moi-même
la chance.
Désormais je ne geins plus, je ne diffère plus, je n'ai besoin
de rien ;
Finies les séances des bureaux, des bibliothèques,
des critiques maussades.

Fort et content, je parcours la grand-route.
La terre !... cela me suffit.
Je ne désire pas que les constellations soient plus proches.
Je sais qu'elles sont bien là où elles sont.
Je sais qu'elles suffisent à ceux qui leur appartiennent.

(Pourtant, j'emporte toujours mes fardeaux tant aimés :
Je les porte, hommes et femmes, partout, où je vais.
Je jure qu'il m'est impossible de m'en départir ;
Je suis rempli d'eux, et eux, à leur tour, me comblent !)

2

Ô chemin sur lequel je m'engage ! Ce que j'aperçois n'est
pas tout ce que tu es !
Je crois que tu me caches beaucoup de merveilles.

Voici les profondes leçons de l'accueil sans préférence
ni reniement.
Le nègre avec ses cheveux crépus, le félon, le malade,
l'ignorance : je ne les renie pas.

Celle qui enfante, celui qui, en hâte, va quérir le médecin,
le cheminot errant, l'ivrogne, les mécaniciens hilares,
Le jeune homme évadé, le richard dans sa voiture,
le vaniteux...

L'homme matinal au marché, le corbillard, le transport
des meubles dans la ville, les démnagements hors
la ville :

Tout cela passe – moi aussi je passe – tout passe : rien,
personne n'est exempt de cela ;
Rien que je n'accepte, rien qui ne me soit cher !

3

Air liquide, qui me donne le souffle et la parole !
Vous, objets diffus, qui formez mes poèmes !
Toi, lumière enveloppant toutes choses de tes ondes
délicates, égales pour tous ;
Vous, sentiers tracés irrégulièrement sur les bords du grand
chemin !
Je crois que vous êtes grouillants d'existences passées
et invisibles ; vous m'êtes très chers !

Trottoirs des villes, bordures solides de ces trottoirs ;
Bateaux de passeurs ; planches, pieux et quais ; parois
de bois ; vous bateaux lointains ;
Vous, alignements de maisons ; façades aux milliers d'yeux ;
vous, toits,
Vous, fenêtres translucides, carreaux qui pourraient me
révéler tant de choses ;
Vous, portes et marches du perron ; vous, arcades ;
Vous, pierres grises des interminables pavés ; vous,
croisées peuplées des chemins :

Vous avez gardé une part de tout ce qui vous a touché,
et maintenant vous me transmettez ces secrets ;
De vivants et de morts, je crois que vos surfaces imperissibles
sont patinées, et les esprits de ces êtres me témoignent
leur présence fraternelle.

4

La terre s'allonge à droite et à gauche ;
Portrait vivant : chaque détail dans sa propre lumière.
La musique où on la veut, et s'arrêtant où on la refuse.
La voix joyeuse du chemin public ! Le joyeux,
frais sentiment de la route !

Ô grand-route que je parcours ! ô chemin public !
Tu me dis : « Ne me quitte pas ! »
Tu me dis : « Ne t'aventure pas ; si tu me quittes,
tu es perdu. »

Et tu me dis encore : « Je suis préparée, je suis bien battue,
je suis incontestable ; ne me quitte pas. »

Ô chemin public ! Je te dis en retour : « Je n'ai pas peur
de te quitter ; je te chéris.

Tu exprimes mes sentiments mieux que je ne le fais
moi-même.
Tu me seras plus grand et plus cher que mon poème ! »

Je crois que tous les gestes héroïques furent conçus
au grand air, ainsi, que tous les beaux poèmes ;
Je crois que je pourrais moi-même m'arrêter ici et faire
des miracles ;
Je crois que tout ce que je rencontrerai en chemin,
je l'aimerais, et que tous ceux qui me verront
m'aimeront.

5

Je crois que tous ceux que je vois sont heureux.
Donc, à partir de cette heure : Liberté !
À partir de cette heure, je me débarrasse des limites

et des chaînes imaginaires,
Allant où je veux, mon propre maître, total et absolu ;
Écoulant les autres, pensant bien à ce qu'ils disent,
M'arrêtant, cherchant, acceptant et méditant ;
Tendrement, mais avec une volonté indéniable,
me débarrassant de toutes les entraves qui pourraient
me retenir.

J'inhale de grandes gorgées d'espace!
L'Orient et l'Occident sont à moi, et le Nord et le Midi
sont à moi.

Je suis plus grand et meilleur que je ne soupçonnais.
Je ne croyais pas contenir tant de bonté.

Tout m'apparaît, merveilleux.

Je puis répéter aux hommes et aux femmes :
« Vous m'avez fait tant de bien ; je veux vous en faire
autant. »

Je ferai des recrues le long du chemin.
Je m'éparpilleraï parmi les hommes et les femmes, en route.
Je lancerai la nouvelle joie et la rudesse parmi eux.
Je ne serai pas troublé qu'on me renie.
Quiconque m'accueille, celui-là ou celle-là sera béni
et me bénira.

6

Maintenant, si un millier d'hommes parfaits surgissaient, je
n'en serais pas étonné ;
Et si un millier de femmes aux corps splendides et parfaits
m'apparaissaient, je n'en serais
pas surpris.

Et maintenant, je perçois ce secret de l'essence des êtres
parfaits ;
C'est vivre au grand air, manger et dormir en compagnie de
la terre.

Ici il y a place pour le grand accomplissement individuel.
Ce fait héroïque saisit le cœur même de la race humaine ;
Son effusion de force et de volonté renverse la loi, et se
moque de l'autorité et de tout
autre argument contre lui.

Voici l'épreuve certaine de la sagesse.
La sagesse ne s'apprend pas dans les écoles ;
La sagesse ne peut être transmise par un homme à un autre ;
La sagesse sourd de l'âme, elle n'est pas susceptible
de preuve ; elle est elle-même sa propre preuve ;
Elle s'applique à tous les états, objets et qualités,
et elle est suffisante :
Elle est la confirmation de la réalité et de l'immortalité
des choses et de leur excellence :
Certaines choses en elle flottent au-delà de notre vue
et des forces qui la font sourdre de l'âme.
Maintenant, je réexamine les philosophies et les religions.
Elles sont belles dans les salles de conférence, et pourtant
elles ne sont rien sous les nuages mouvants et en face
des paysages et des fleuves.

Voici la réalisation :
L'homme réalise ici ce qui est en lui.
Le passé, le futur, la jeunesse, l'amour :
si ces choses ne sont pas en vous, vous êtes incomplets.

En tout, le noyau seul nourrit.
(Où est celui qui décortiquera les épis mûrs pour toi
et pour moi ?
Ou est celui qui défait les déguisements et brise
les enveloppes, pour toi et pour moi ?)

Voici la ténacité ; elle est opportune ; elle est prévue.
Sais-tu ce que c'est d'être aimé, en passant,
par des inconnus ?
Connais-tu le langage de ces yeux qui retiennent les tiens ?

7

Voici les exhalaisons de l'âme.
Les exhalaisons de l'âme viennent des profondeurs,
à travers des portails fleuris, provoquant des questions
sans fin !
Ces désirs, que sont-ils ? Ces pensées dans l'obscurité,
que sont-ils ?
Qui sont ces hommes et ces femmes dont le contact,
comme un soleil, dilate mon sang ?
Et pourquoi, quand ils me quittent, les drapeaux de ma joie
retombent-ils flasques et tristes ?
Pourquoi est-il des arbres dont je ne connaîtrai jamais
l'ombre douce sans que des pensées vastes et
mélodieuses naissent en moi ?
(Je crois que ces pensées sont autant de fruits mûrs
appendus à leurs branches, hiver comme été,
prêts à tomber dans mes bras à mon passage.)
Qu'est-ce que j'échange sans cesse avec ces inconnus ?
Avec ce cocher, alors que je voyage sur la banquette
de sa voiture, à ses côtés ?
Ou avec ce pêcheur tirant son filet sur la grève, au moment
où je passe et m'arrête un instant ?
Qu'est-ce qui me rend sensible à la bonté d'un homme
ou d'une femme ?
Et quel profit retirerai-je à leur répondre ?
Et qu'y gagnent-ils, eux, en retour ?

8

Les exhalaisons de l'âme sont du bonheur ;
donc voici le bonheur.
Je crois qu'il est partout épars, toujours prêt à se donner.
Il coule en nous, et il nous remplit suffisamment.
Ici s'élèvent les vapeurs douces et chaudes de l'amitié :
Cet attachement fait la fraîcheur et la douceur
de l'homme ou de la femme.
(Les herbes du matin ne sont pas plus fraîches
ni plus douces, issues de leurs racines mouillées,
alors qu'elles poussent sans cesse du fond d'elles-mêmes,
fraîches et douces.)

Vers ce fluide de l'amitié exsude, comme des sueurs,
l'amour des jeunes et des vieillards ;
De lui tombe, distillé, le charme qui se rit de la beauté
et des talents.
Vers lui soupire le désir douloureux du contact.

9

Allons ! Qui que tu sois, viens avec moi !
Voyageant avec moi, tu découvriras ce qui jamais ne fatigue.
La terre ne fatigue jamais.
La terre est rude, silencieuse, incompréhensible d'abord ;
la nature d'abord est rude et incompréhensible aussi.
Ne te décourage pas, continue : il est des choses divines
et cachées.
Je te jure que tu découvriras des choses divines plus belles
que les mots ne sauraient dire.

Allons ! Ne nous arrêtons pas ici.
Si retenants que soient les trésors découverts, si invitante
la maison, nous ne pouvons nous y attarder ;
Si abrité que soit le port, et si calmes les eaux,
nous ne jetterons pas l'ancre ici ;
Si douce et sincère l'hospitalité qui nous environne,
il ne nous est permis de l'accepter qu'en passant.

10

Allons ! Les incitations seront toujours de plus en plus vastes.
Nous voguerons sur des mers inconnues et sauvages ;
Nous irons où soufflent les vents, où s'effrite la vague,
où le *clipper yankee* nous emporte, toutes voiles dehors.

Allons avec la force, la liberté, la terre et tous les éléments ;
La santé, la défiance, la joie, la fierté, la curiosité.
Allons, affranchis de toutes les vieilles formules,
De toutes vos formules, prêtres aux yeux de chauve-souris,
ô prêtres du matérialisme !

(Le cadavre en putréfaction nous barre la route ;
l'enterrement ne doit plus tarder.)

Allons ! Mais je vous préviens !
Celui qui voyage avec moi a besoin de sang rouge dans
les veines, de bons nerfs et de patience ;
Et personne ne peut m'accompagner s'il n'apporte
le courage et la santé.
Ne viens pas si tu as déjà dépensé le meilleur de toi-même.
Je ne veux que ceux qui possèdent des corps sains
et déterminés.
Les malades, les alcooliques et les tarés ne sont pas admis.

Moi et mes semblables ne persuadons jamais par
des arguments, des comparaisons ou des rimes ;
Nous sommes convaincants par notre seule présence.

11

Écoute ! Je serai franc avec toi.
Je ne t'offre pas les récompenses banales et traditionnelles,
mais j'ai des récompenses robustes et neuves à t'offrir.
Voici les jours qui doivent t'être offerts.
Tu n'amasseras pas ce qu'on appelle la richesse ;
Tu dispenseras d'une main prodigue tout ce que tu auras
gagné par ton travail ;
Tu ne feras que pénétrer dans la ville qui t'était destinée,
tu n'y auras goûté qu'une satisfaction courte, que déjà,
irrésistiblement, tu seras appelé à repartir ;
Ceux qui demeureront après toi te harceleront de sourires
ironiques et de moqueries ;
Aux quelques appels affectueux que tu recevras,
tu ne pourras répondre que par les baisers angoissants
des départs ;
Il ne te sera pas permis de retenir ceux qui vers toi tendent
des mains suppliantes.

12

Allons vers les Grands Compagnons, afin de leur appartenir !
Eux aussi sont en route ! Ce sont des hommes vifs
et majestueux, ce sont les femmes les plus grandes
et les plus désirables ;
Les criminels ou les détenteurs de sublimes vertus,
Qui voguent sur les mers tranquilles ou bravent
les tempêtes,
Qui voguent sur des navires nombreux, ou foulent le sol
battu des chemins,
Qui fréquentent des pays lointains et habitent de lointaines
demeures,
Ont confiance dans les hommes et les femmes, observent
les villes et peinent seuls,
S'arrêtant et contemplant les touffes d'herbe, les fleurs,
et les coquillages de la rive ;
Ils dansent avec les nouveaux époux, embrassent la mariée,
soignent les enfants, portent les enfants ;
Soldats de la révolte, se tenant au bord des fosses béantes,
descendant des cerceaux,
Voyageant à travers les saisons et les ans – les curieuses
années naissant sans cesse des précédentes –
Voyageant, comme avec des compagnons, avec les diverses
phases d'eux-mêmes.

S'avançant hors des limbes de l'enfance,
Emboîtant le pas gaiement avec leur propre jeunesse,
voyageant avec leur virilité barbe et forte.
Voyageant avec leurs femmes nombreuses, insurpassées,
satisfaites,
Voyageant avec leur vieillesse sublime d'homme,
ou de femme,
La vieillesse qui coule, libre, vers la délicieuse libération
prochaine : la mort !

13

Allons vers ce qui est sans fin comme il fut sans
commencement,
À travers les étapes du jour et les repos de la nuit
Mêlés dans nos voyages auxquels tendent les nuits
et les jours.
Les fondant encore en des départs pour de plus grands
voyages.
Ne rien voir que tu ne puisses atteindre,
Ne concevoir nul temps que tu ne puisses atteindre
et dépasser,
Ne voir aucune existence, même celle de Dieu,
que tu ne puisses atteindre et même dépasser ;
Regarder le chemin parcouru et ce qui reste à franchir,
et qui attend – jouissant de tout, sans travail
et sans achat – faisant abstraction du festin et pourtant
y prenant sa part.

T'emparer du meilleur de la ferme du paysan, et de la villa
élégante du riche, et des courtes joies et des époux
heureux, et des fruits des vergers et des fleurs
des jardins ;
Prendre ce qui t'est salutaire dans les villes compactes
surgies sur ton chemin.
Apporter avec toi les édifices, les carrefours, partout
où tu iras ;
Ramasser l'esprit des hommes dans leurs cervelles
en les rencontrant, cueillir l'amour dans leurs cœurs,
Amenant tes amis avec toi sur la route,
Sachant que l'univers lui-même est un chemin, un chemin
innombrable pour les âmes errantes !

14

L'âme voyage.
Le corps ne voyage pas autant que ne le fait l'âme.
Le travail du corps est aussi important que celui de l'âme,
mais se subtilise enfin pour les voyages de l'âme.
Tout s'écarte devant la marche des âmes ;
Toutes les religions, les choses concrètes, les arts,
les gouvernements, tout ce qui fut ou est apparent
sur ce globe terrestre, ou tout autre globe, tout tombe
dans des niches ou des recoins devant la procession
des âmes le long des grands-routes de l'univers.

De la marche des âmes de l'homme ou de la femme le long
des chemins de l'univers, tout autre progrès est
l'emblème ou l'aliment nécessaire.

Toujours vivantes ! Toujours à l'avant !
Graves, solennelles, tristes, dissimulées, déconcertées, folles,
turbulentes, faibles, timides, fautes ;
Désespérées, fières, aimantes, malades, acceptées
par les hommes, rejetées par les hommes,
Elles vont ! Elles vont ! Je sais qu'elles s'en vont,
mais je ne sais vers quoi elles s'acheminent ;
Mais il est certain qu'elles vont vers ce qu'il y a de mieux,
vers quelque chose de plus grand.

15

Allons ! Qui que tu sois, avance !
Tu ne dois pas demeurer sommeillant et flânant dans
la maison, bien que la maison soit construite pour toi,
ou bien que tu sois le bâtisseur de la maison.
Allons ! Hors de ta noire prison !
Il est futile de protester ; je sais tout, et je t'en fais part.

Vois à travers ton être, aussi méchant que les autres,
À travers les rires, les dangers, les dîners, les soupers des gens,
Sous les robes et les ornements, sous les visages lavés
et apprêtés,
Vois ce secret dégoût de désespoir muet.

Ni mari, ni épouse, ni ami, pour entendre ta confession.
Un autre soi-même, un double de chacun furtivement
se cache,
Amorphe et sans parole, à travers les rues de la ville,
poli et doucereux dans les salons,
Dans les wagons des trains, sur les paquebots,
dans les assemblées publiques,
Dans les maisons des hommes et des femmes, à table,
dans la chambre, partout,
Bien mis, souriant, corps droit, la mort sous les ossements
du buste et l'enfer dans le crâne ;
Sous la fine batiste et les gants, sous les rubans et les fleurs
artificielles,
Fidèle aux coutumes, ne disant un seul mot de son cru,
Parlant de tout, mais jamais de soi-même !

16

Allons à travers les luttes et les guerres.
Le but assigné ne peut être abandonné.
Les luttes passées furent-elles victorieuses ?
Qui donc a été victorieux ? Toi-même ? ta nation ? la nature ?
Maintenant, écoute-moi bien : cette vérité est enclose
dans l'essence même des choses : que de la jouissance
du succès, quel qu'il soit, tous jours naîtra quelque chose
qui rendra nécessaires de plus grandes luttes.

Mon appel est un appel aux armes ! J'entretiens les feux
de la rébellion !
Celui qui me suit doit être bien armé.
Celui qui me suit connaîtra souvent la maigre chèrè,
la pauvreté, les ennemis acharnés, et les abandons.

17

Allons ! le chemin est devant nous.
Il est sûr ; j'en ai fait l'épreuve, mes propres pieds
en ont fait l'épreuve.
Allons ! Ne tarde plus.
Laisse la papier vierge sur le pupitre, et le livre non ouvert
sur les rayons de la bibliothèque ;
Laisse les outils dans l'atelier ; ne regrette pas l'argent
que tu aurais pu gagner ;
Laisse à l'école ; ne te trouble pas des cris du maître.
Laisse le prédicateur prêcher dans sa chaire, et laisse
l'avocat plaider et le juge exposer la loi.

Mon enfant, je te donne la main !
Je te donne mon amour, plus précieux que l'or.
Je me donne en entier, sans restriction, sans loi
et sans prédication.
Veux-tu te donner à moi ? Voyageras-tu avec moi ?
Serons-nous ensemble sur la route aussi longtemps
que nous vivrons ?

L'ENGRAIS

1

Quelque chose m'inquiète ici même où je me croyais
le plus en sûreté !
Je m'éloignerai des bois que j'aime ;
Je ne marcherai plus dans les pâturages ;
Je ne dévêtirai plus mon corps pour l'offrir aux baisers
nus de mon amante, la mer ;
Je ne toucherai plus la terre avec ma chair, comme
à d'autres chairs, pour la renouveler.

Comment se peut-il que la terre elle-même ne soit
pas écueurée ?
Comment pouvez-vous être si vivantes, florissantes
printanières ?
Ne jette-t-on pas sans cesse des cadavres en putréfaction
dans les entrailles de la terre ?
Et tout le sol de ce continent n'est-il pas saturé d'acides
de morts ?
Comment donc as-tu pu disposer de ces carcasses, ô Terre ?
De ces ivrognes et de ces gloutons, depuis des générations ?
Qu'as-tu fait de ces liqueurs viles et de ces viandes pourries ?
Je n'en vois pas la trace sur ton visage aujourd'hui ;
ou peut-être les apparences trompent-elles mes yeux ?

Je vais creuser un sillon avec ma charrue ; je vais plonger
ma bêche dans le sol, et le remuer sens dessus dessous ;
Je suis persuadé de n'y découvrir que des pourritures.

2

Ô miracle ! Voyez ce que j'y découvre ! Regardez bien !
Peut-être chaque atome de terre a-t-il été déjà une partie
d'un corps malade ; et pourtant, regardez !
L'herbe du printemps recouvre les prairies ;
Les fleurs du pommier sont des bouquets de neige odorante ;
La résurrection du blé apparaît hors du cercueil et
nous montre son visage doux et pâle ;
Les bourgeons éclatent sur les saules et les mûriers ;
Le mâle des oiseaux chante matins et soirs, tandis que

la femelle couve ses œufs;
Les poussins becquettent leur délivrance hors des coquilles
frêles;
Les petits des animaux naissent; le veau sort des entrailles
de sa mère, et le poulain sort du ventre de sa mère;
Sur les terreaux pointent les feuilles tendres et vertes de
la pomme de terre,
Le maïs doré ondule dans la plaine; les lilas sont en fleurs
dans les jardins,
Et toutes les croissances de l'été sont saines et dédaignent
les scories des couches inférieures de la terre.

Merveilleuse chimie!
Merveilles!... que les vents ne soient pas pestilentiels
et contagieux,
Que les flots verts de l'océan, épris de mon corps,
ne soient pas spoliés,
Qu'il me soit encore salutaire de laisser la vague lécher
mon corps comme avec des langues suaves,
Que je demeure immunisé contre les fièvres qui se sont
englouties au fond de ces eaux vertes;
Que tout soit sain aujourd'hui comme il le sera toujours;
Que l'eau fraîche de la source garde son goût clair et suave.
Que les groseilles soient toujours juteuses et sucrées,
Que les fruits du pommier, de l'orange, de la vigne,
du pêcheur et du prunier ne m'empoisonnent pas;
Que je puisse me rouler dans l'herbe verte sans craindre
que mes chairs ne s'empoisonnent à son contact.
Et tout cela en dépit du fait que chaque feuille d'herbe
plonge sa racine dans ce qui fut jadis une maladie
contagieuse!

3

La Terre maintenant m'épouvante!
Elle est toujours si calme et si patiente.
Elle engendre tant de suaves choses de ces corruptions;
Elle tourne toujours si saine et si robuste, sur son axe,
malgré l'éternelle succession des cadavres malsains;
Elle distille des vents si exquis d'une matière si fétide;
Elle renouvelle avec splendeur et sûreté les prodigues
retours des saisons et des récoltes somptueuses;
Elle donne tant de choses merveilleuses à l'homme
qui ne lui offre jamais que de vils détritrus!



UNE HEURE DE FOLIE ET DE JOIE

Une heure de folie et de joie!
Une heure furieuse! Oh! ne m'arrêtez pas!
(Qu'est-ce qui me délire dans les tempêtes?
Que veulent dire mes cris au milieu des éclairs
et des vents rageurs?)

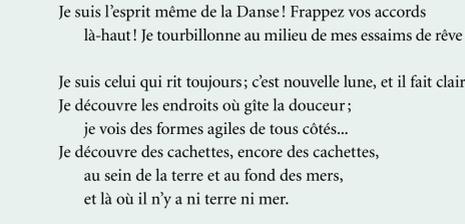
Oh! boire le délire mystique plus avidement que tout autre!
Ô cruels et tendres désirs!
(Je vous les légue, mes enfants;
Je vous les raconte, je ne sais pourquoi, nouveaux époux!)

Oh! me donner à toi, et toi te donner à moi, qui que tu sois,
en défi au monde!
Retourner en Paradis! ô timide et féminine,
T'attirer contre moi, écraser sur tes lèvres,
pour la première fois, les lèvres d'un homme résolu!
Ô énigme! le triple nœud! L'étang profond et noirâtre!
Tout se délie et s'illumine!

S'élancer enfin vers les lieux où il y a suffisamment
d'espace et d'air;
Rejeter les conventions et les anciennes attaches –
me débarrassant des miennes et toi des tiennes!
Trouver une nonchalance insoupçonnée, comme celle
de la nature,
Enlever le bâillon de sa bouche;
Sentir enfin aujourd'hui, ou tel autre jour,
que je me suffis à moi-même!

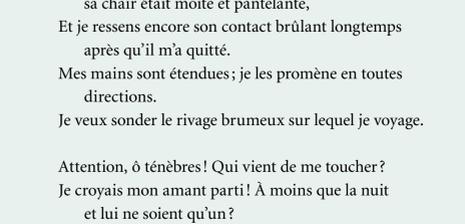
Oh! quelque chose d'inéprouvé! Quelque chose en extase!
Amoureuse folie!
Se libérer complètement des liens et des entraves des autres.
S'enfuir, libre! Aimer librement! Courir, téméraire
et dangerueux!
Faire la cour à la destruction; lui lancer des défis et
des invites!
S'élancer! Bondir à l'assaut des cieus que m'entrouvrent
les amours qui me sont signalées,
M'élever bien haut avec mon âme soûlée!
Me perdre, s'il le faut.

Nourrir le reste de ma vie avec une heure de plénitude
et de liberté,
Avec une brève heure de folie et de joie!



À CELUI QUI FUT CRUCIFIÉ

À toi mon âme, cher Frère!...
Demeure sans crainte bien que beaucoup, claironnant
ton nom, ne te comprennent pas;
Je ne crie pas ton nom, mais je te comprends
(d'autres aussi te comprennent).
J'accours avec joie, Camarade; je te salue et je salue ceux
qui sont avec Toi, qui le furent et qui le seront;
Afin que nous travaillions ensemble, transmettant à tous
les mêmes messages, et les mêmes héritages;
Nous, peu nombreux, égaux, sans distinction de pays
ou de temps;
Nous, embrasseurs de tous les continents, de toutes
les castes, ne reniant aucune théologie,
Ni aucun échange affectueux et éclairé des hommes;
Nous marchons en silence au sein des disputes et
des affirmations, mais ne rejetons ni les disputeurs
ni leurs affirmations;
Nous entendons le bruit de la mêlée; nous sommes assaillis
de tous côtés par les séparations, les jalousies et
es récriminations;
Ces choses nous entourent pour un temps, veulent
nous arrêter, ô Camarade!
Et pourtant nous continuons notre route, libres, par toute
la terre, voyageant sur les hauteurs et dans les bas-fonds,
voyageant sans cesse, jusqu'à ce que nous ayons posé
sur les temps notre marque ineffaçable,
Jusqu'à ce que nous ayons saturé les temps et les âges,
afin que les hommes et les femmes des races futures
puissent, à leur tour, faire preuve de fraternité et
d'amitié, comme nous le faisons aujourd'hui.



LES DORMEURS

1

Toute la nuit je me promène en rêve,
Allant d'un pas agile, léger et rapide, sans bruit,
M'arrêtant, me penchant avec mes yeux ouverts
sur les yeux fermés des dormeurs,
Errant confus, étranger à moi-même, contradictoire,
M'arrêtant, regardant, me penchant...

Solennels sont les dormeurs, tranquilles, étendus
de leur long.

Les petits enfants, dans leurs berceaux, respirent sans bruit.

Les traits fatigués des ennuyés, les blancs contours
des cadavres, les visages malades des onivores,
les visages malades des onanistes;
Les corps blessés gisant sur les champs de bataille, les fous
enfermés à double tour dans leurs chambres, les idiots
sacrés, les nouveau-nés s'éveillant à la vie,
et les mourants quittant la vie...

La nuit les pénètre et les enveloppe tous.

Le jeune couple marié repose heureusement dans son lit;
la main de l'époux tient la main de l'épouse;
Les sœurs dorment affectueusement côte à côte dans leur lit;
Les hommes dorment tranquillement côte à côte;
Et la mère dort avec son enfant dans les bras.
Les aveugles dorment, et les sourds et les muets dorment;
Les prisonniers dorment bien dans leur cellule –
le fils errant dort aussi;
Le meurtrier qui sera pendu demain, comment peut-il
dormir?

Et celui qu'il a tué, comment dort-il?

La femme qui aime sans retour dort;

L'homme qui aime sans retour dort aussi;

Le cerveau du financier qui bataille tout le jour dort.

Et les cerveaux méchants, traîtres, dorment.

Tout et tous dorment.

2

Je m'enfonce dans les ténèbres et mes yeux s'attardent
plus longuement sur les couches des affligés
et des souffrants;

Je suis ma main, au-dessus de leurs formes étendues.

Les malheureux s'enfoncent dans leurs lits; leur sommeil
est agité.

Maintenant, je perce les ténèbres; de nouveaux êtres
m'apparaissent.

La terre disparaît dans la nuit.

J'ai vu que la terre est belle, et je vois maintenant
que ce qui n'est pas la terre est aussi beau.

Je vais de lit en lit; je couche avec les dormeurs,
à tour de rôle.

Je rêve dans mon rêve tous les rêves des autres rêveurs.

Et je deviens ces autres rêveurs.

3

Je suis l'esprit même de la Danse! Frappez vos accords
là-haut! Je tourbillonne au milieu de mes essaims de rêve!

Je suis celui qui rit toujours; c'est nouvelle lune, et il fait clair.
Je découvre les endroits où gite la douceur;
je vois des formes agiles de tous côtés...

Je découvre des cachettes, encore des cachettes,
au sein de la terre et au fond des mers,
et là où il n'y a ni terre ni mer.

Tâche bien remplie que celle des divins vagabonds!
Mais ils ne me cachent rien, et ne le feraient pas s'ils
le pouvaient.

Je crois être leur maître; ils me cajolent comme un enfant;
Ils m'entourent et me conduisent et courent à ma rencontre
quand je m'avance,

Pour relever leurs couvertures, leurs draps, pour m'appeler
avec des bras ouverts... et continuer leur route.

Toujours nous avançons, troupe joyeuse et polissonne!
Au son des musiques en sourdine, suivant les drapeaux
déployés de la joie!

4

Je suis l'acteur, l'actrice, l'électeur, le politicien;
l'émigrant et l'exilé, le criminel en cour;

Je suis celui qui fut célèbre et celui-là qui le sera demain;
Je suis celui qui balbutie; je suis la personne au corps parfait;
je suis l'esprit faible et le corps émacié.

5

Je suis celle qui se parfuma et coiffa ses cheveux
dans l'attente de son amant;
Son amant est venu, et il fait nuit.

Redouble ton intensité, ô Nuit! et reçois-moi
dans ton giron.

Reçois-moi, et mon amant aussi; il ne veut pas
que je le quitte.

Je me roule dans les ténèbres comme sur un lit;
je me résigne et je m'abandonne à l'ombre.

6

Celui que j'appelle me répond et prend la place de mon amant.
Il se lève silencieusement du lit avec moi.

Ténèbres! Vous êtes plus douces que mon amant;
sa chair était moite et pantelante,

Et je ressens encore son contact brûlant longtemps
après qu'il m'a quitté.

Mes mains sont étendues; je les promène en toutes
directions.

Je veux sonder le rivage brumeux sur lequel je voyage.

Attention, ô ténèbres! Qui vient de me toucher?
Je croyais mon amant parti! À moins que la nuit
et lui ne soient qu'un?

J'entends les battements de son cœur; je marche,
j'avance, je disparaiss...

7

Ô joues en feu! Et front rougissant! Ô fièvres hectiques!
Personne ne doit me voir maintenant;

on a volé mes vêtements quand je reposais au lit.
On m'a éconduit, nu; où donc irai-je?

9

Je poursuis ma route vers l'ouest; mes muscles sont flasques.
Parfums et jeunesse me parcourent, et je suis leur sillage.

C'est mon propre visage qui jaunit et se ride plutôt
que celui de l'aïeule;

Je me suis affaissé sur une chaise basse, et patiemment
je reprise les bas de mon petit-fils!

Je suis la veuve qui dans son insomnie regarde la nuit
d'hiver à travers la vitre de sa chambre;

Je vois le scintillement des étoiles sur la terre pâle et glacée.

J'aperçois un linceul; c'est moi le linceul;
j'enveloppe un corps étendu dans sa bière;

Il fait noir ici sous terre; il n'y a plus ni mal ni souffrance ici;
mais il fait vide, je ne sais trop pourquoi.

(Il me semble que tout ce qui est à l'air et dans la lumière
devrait être heureux.

Que celui qui n'est pas dans sa bière sache qu'il est privilégié!)

10

Je vois un gigantesque et splendide nageur, nageant nu
à travers les remous de la mer;

Ses cheveux bruns sont collés à ses tempes;
il fend l'eau avec des bras puissants;

il se pousse avec ses jambes;

Je vois son corps blanc, et je vois ses yeux intrépides;
Et je hais les rapides remous qui voudraient lui briser
la tête contre les rochers.

Que faites-vous là, vagues brutales et rouges?
Voulez-vous tuer ce courageux géant? Voulez-vous le tuer
à la fleur de son âge viril?

Sans faiblir, longtemps, il lutte;
Il est repoussé, frappé, meurtri;

il tient bon tant que sa force tient;

Les remous claquants sont teintés de son sang,
ils l'entraînent, ils le roulent, le balancent, le retournent;

Son corps splendide est emporté dans les vagues
tourbillonnantes, se meurtrit contre les rochers,

Et, rapidement, le cadavre de l'audacieux est emporté
hors de ma vue.

11

Je m'agite, mais ne puis me déprendre.
Je suis embrouillé, je ne suis plus moi-même,
et je suis dans le noir.

Le vent glacé, comme un rasoir coupe la grève;

La tempête s'apaise; et la lune se fraye un chemin parmi
les nues.

Je regarde le navire qui lutte, impuissant;
j'entends le fracas quand il frappe les rochers;

j'entends des cris de détresse qui s'affaiblissent peu à peu;
Je ne puis porter secours avec mes doigts crispés;

Je ne puis que courir vers la vague qui me détrempé et me gèle.

Je cherche sur la grève avec les gens; pas un seul
de l'équipage ne nous est apporté vivant par la mer.

Le matin, j'aide à ramasser les morts et à les déposer côte
à côte dans une étable.

12

Je remonte au temps de guerre, et je vois la défaite
à Brooklyn.

Washington se tient en arrière des lignes; il est debout,
sur les hauteurs retranchées, au milieu de ses officiers;

Son visage est moite et froid; il ne peut retenir ses larmes;
Sans cesse il porte la lunette à ses yeux; le sang s'est retiré
de ses joues;

Il voit le massacre des braves du Midi confiés à lui par
leurs parents.

Je le revois à la fin; la paix est conclue.

Il est debout dans la salle du vieux cabaret, regardant
le défilé de ses braves soldats;

Les officiers, sans parole, lentement s'approchent à tour
de rôle;

Le Chef jette ses bras autour de leur cou et les embrasse
sur la joue;

Il pose un tendre baiser sur leurs joues; il serre leurs mains
et il fait ses adieux à l'armée.

13

Maintenant je vous raconterai ce que ma mère me raconta
un jour que nous étions à dîner ensemble;
Je vous dirai ce qu'elle me dit du temps qu'elle était presque
grande fille et vivait avec ses parents dans l'ancienne
ferme de la famille.

Un jour, à l'heure du déjeuner, vint à la maison une femme
peau-rouge.

Elle portait sur son dos une gerbe de joncs pour cannier
les chaises;

Ses cheveux étaient plats, luisants, gros et noirs,
et lui cachaient à demi le visage;

Sa démarche était dégagée, et sa voix avait un son exquis.

Ma mère, ravie et confondue, contemplait l'étrangère;
Elle admirait la fraîcheur de son visage porté haut,

elle admirait ses membres arrondis et souples;
Plus elle la regardait, plus elle se prenait à l'aimer.

Jamais auparavant avait-elle vu si merveilleuse beauté
et pureté.

Elle la fit asseoir sur un banc dans l'embrasure de
la cheminée, et elle lui prépara à manger;

Elle n'avait aucun travail à lui confier, mais elle lui donna
sa tendresse et son souvenir.

La squaw rouge demeura toute la matinée,
et vers le milieu du jour elle partit.

Oh! c'est avec un cœur gros que ma mère la vit partir!
Toute la semaine suivante elle pensa à elle:

elle guetta son retour durant des mois.

Elle se souvint d'elle pendant maints étés et maints hivers,
Mais la squaw ne revint jamais, et on n'entendit jamais
plus parler d'elle.

15

Une vision moelleuse de l'été! Le contact d'une chose
invisible! Les mamours de la lumière et de l'air.

Je suis jaloux, et je ploie sous le poids de trop d'affection.

Et je veux moi-même aller fleurir avec la lumière et l'air.
 J'éprouve le besoin ardent de leur contact.
 Sublime amour ! Délicieux été ! Vous êtes dans les rêves ;
 vous êtes aussi en moi.
 L'automne et l'hiver sont aussi enclous dans des rêves ;
 Le fermier amasse les troupeaux ; et les moissons
 prospèrent, et les granges sont bien remplies.

16

Des éléments se fondent dans la nuit ; des navires courent
 dans les rêves ;
 Le matelot appareille, et l'exilé rentre au pays ;
 Le fugitif revient sain et sauf ; l'émigrant rentre de retour
 après des mois et des années d'absence ;
 Le pauvre Irlandais retrouve la simple demeure
 de son enfance ; il revoit les chers visages des voisins ;
 Les voisins lui font un accueil chaleureux ; il se déchausse ;
 il va nu-pieds ; il oublie qu'il est riche !
 Le Hollandais revient au pays, et l'Écossais et le Gallois
 retournent au pays, et le riverain de la Méditerranée
 rentre chez lui ;
 Dans tous les ports de l'Angleterre, de la France,
 de l'Espagne, entrent des navires chargés ;
 Les Suisses retournent à pied vers leurs montagnes ;
 le Prussien s'en va de son côté, et le Hongrois
 et le Polonais s'en vont de leur côté.
 Le Suédois s'en revient et le Danois et le Norvégien
 s'en reviennent.

17

Ceux qui rentrent et ceux qui partent,
 Le beau nageur perdu, l'ennuyé, la femme qui aime sans
 retour, le commerçant,
 L'acteur et l'actrice, ceux qui ont fini de jouer leur rôle,
 et ceux qui entrent en scène,
 Le jeune homme affectueux, le mari et la femme, le votant,
 le candidat qui sera élu, et le candidat qui sera battu,
 Celui qui est reconnu, et celui qui le sera demain,
 Le bégue, le malade, le sain de corps, le laideron,
 Le criminel au banc des accusés, le juge qui les condamna,
 les avocats diserts, le jury et l'auditoire,
 Celui qui rit et celui qui pleure, le danseur, la veuve
 en pleine nuit, la squaw,
 Le poitrinaire, l'érysipélateux, l'idiot ; celui qu'on a trompé ;
 Les antipodes et tous ceux d'ici, égaux dans les ténèbres :
 Je jure qu'ils sont égaux en ce moment ; l'un ne vaut
 pas plus que l'autre,
 La nuit et le sommeil les ont rendus semblables et
 les ont restaurés.

18

La paix est toujours admirable.
 Le mythe du ciel indique la paix et la nuit.
 Le mythe du ciel indique l'Âme.
 L'âme est toujours belle ; elle est plus ou moins visible ;
 elle s'avance intrépidement ;
 ou discrètement se retire en arrière.
 Elle sort de son berceau fleuri, se considère elle-même
 avec bonheur et embrasse tout l'univers ;
 Parfait et pur est le sein qui la porta.

19

L'Âme est toujours admirable.
 L'univers est dans l'ordre voulu ; toute chose est à sa place.
 Le passé est à sa place ; et l'avenir est à sa place.
 Le crâne contrefait attend ; le sang aqueux et corrompu
 attend ;
 L'enfant du goinfre ou du taré attend longtemps,
 et l'enfant de l'ivrogne attend longtemps ;
 l'ivrogne lui-même attend longtemps.
 Les dormeurs qui vécurent et qui mourront, attendent ;
 ceux qui sont à l'avant auront leur tour, et ceux qui
 traînent en arrière auront aussi leur tour ;
 Le divers n'en restera pas moins divers ;
 mais tout se fusionne ; tout se fusionne déjà.

20

Les dormeurs sont admirablement beaux, reposant
 allongés et dévêtus.
 La main dans la main, ils forment une chaîne encerclant
 la terre ;
 L'Asiatique et l'Africain se tiennent par la main ;
 l'Européen et l'Américain se tiennent par la main ;
 Le bras nu de la femme repose sur la poitrine de son mari ;
 ils reposent sans désir ;
 Le père tient son enfant dans ses bras, avec un amour infini,
 et le fils s'abandonne à l'embrassement délicieux
 de son père ;
 Les cheveux blancs de la mère luisent sur le poignet blanc
 de la fille ;
 Le souffle du jeune homme accompagne le souffle
 de l'homme fait ;
 L'ami repose dans les bras de son ami.
 L'écoulier embrasse le maître, et le maître embrasse l'écoulier ;
 le lésé est dédommagé ;
 La voix de l'esclave ne fait qu'une avec la voix du maître ;
 et le maître salue l'esclave ;
 Le criminel sort de la prison ; le fou revient à la raison ;
 les malades sont soulagés de leurs souffrances ;
 Les sœurs et les frères cessent ; la gorge malsaine redevient
 saine ; les poumons du poitrinaire sont guéris ; la pauvre
 tête en détresse est délivrée ;
 Les jointures du rhumatisant ploient aussi facilement
 que jamais, plus facilement que jamais ;
 Des issues s'ouvrent pour ceux qui étouffent, le paralytique
 redevient souple ;
 Les souffrants de convulsions, de congestions, s'éveillent
 guéris ;
 Ils passent tous par l'invigoration de la nuit, et la chimie
 de la nuit, et s'éveillent.

Moi aussi je sors de la nuit.
 Je m'éloigne quelque temps de toi, ô Nuit,
 mais je reviens pour te chérir encore.

Pourquoi craindrai-je de me confier à toi ?
 Je n'ai pas peur ; c'est toi qui m'as éduqué.

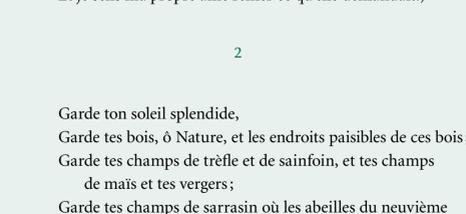
J'adore le jour ruisselant de richesse, mais je ne l'abandonne
 pas, ô Nuit ! en qui j'ai reposé si longtemps.
 Je ne sais comment je suis sorti de toi ; je ne sais davantage
 où je vais, mais je sais que je suis sorti de toi
 et que je retournerai en toi.

Je ne resterai qu'un instant avec la nuit ;
 je dois me lever maintenant.
 Je passerai ponctuellement le jour, ô ma Mère !...
 et je reviendrai ponctuellement à toi.



NOUS DEUX, LONGTEMPS...

Nous deux, longtemps, nous avons été trompés !
 Maintenant éveillés à la vérité, nous nous échappons
 rapidement éveillés à la nature s'échappe et se libère.
 Nous sommes la Nature ; longtemps nous fûmes absents ;
 voici le retour.
 Nous devenons des plantes, des feuilles, des herbes,
 des racines, des écorces ;
 Nous sommes enracinés dans le sol ; nous sommes
 deux rochers.
 Nous sommes des chênes – nous poussons en plein air,
 côte à côte.
 Nous sommes des cavale parmi les troupeaux,
 aussi spontanés qu'eux ;
 Nous sommes deux poissons nageant ensemble dans
 la mer ;
 Nous sommes des caroubiers dispersant leurs parfums
 dans les sentiers, matins et soirs ;
 Nous sommes des végétaux, nous sommes des minéraux ;
 Nous sommes deux éperviers pillards – nous volons très
 haut et regardons en bas ;
 Nous sommes deux soleils resplendissants, se balançant,
 stellaires et cosmiques, nous sommes deux bolides
 enflammés ;
 Nous rôdons à quatre pattes, armés de dards,
 dans les forêts ; nous nous élançons sur nos proies ;
 Nous sommes deux nuages, matins et après-midi,
 voyageant là-haut ;
 Nous sommes deux mers s'enlaçant – nous sommes
 deux vagues joyeuses croulant l'une sur l'autre,
 se mouillant l'une l'autre ;
 Nous sommes ce qu'est l'atmosphère – transparents,
 réceptifs, malléables, imperméables ;
 Nous sommes la neige, la pluie, le froid, l'obscurité :
 nous sommes chacun des produits et des influences
 du globe terrestre.
 Nous avons voyagé partout, encerclant tout,
 et nous rentrons au logis,
 Et nous avons laissé en chemin tous nos attributs,
 sauf la liberté et la joie !

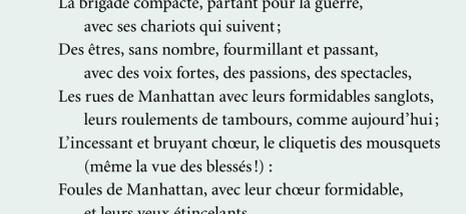


MINUIT

Loin des livres, de l'art de tout,
 Voici l'heure, ô mon âme, où tu pars pour un monde
 meilleur.

Le jour est effacé ; la leçon est apprise.
 Et trois formes amicales surgissent, silencieuses, et
 t'appellent, entonnant les thèmes préférés.

La Nuit, le Sommeil et les Étoiles.



SUR LA GRÈVE DANS LA NUIT

1

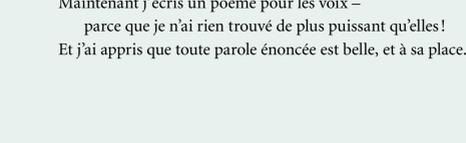
Sur la grève dans la nuit,
 Un enfant est là, avec son père,
 Regardant à l'orient le ciel automnal,
 Là-bas dans l'obscurité ;
 Parmi les nuages noirs se répandant en cortèges sombres,
 Monte, large et paisible, l'étoile-Seigneur : Jupiter.
 Autour, nagent les sœurs délicieuses : les Pléiades.

2

Et là, sur la grève, l'enfant tenant la main de son père,
 Regarde ces nuages victorieux qui se propagent,
 qui dévorent tout ;
 L'enfant regarde, et pleure en silence.
 « Ne pleure pas, mon enfant, ne pleure pas, chérie,
 De mes baisers laisse-moi sécher tes larmes ;
 Les nuages rapaces ne seront pas toujours victorieux
 Ils ne posséderont pas toujours le ciel ;
 ils ne dévorent les étoiles qu'en apparence ;
 Jupiter réapparaîtra ; sois patiente ; reviens un autre soir ;
 Les Pléiades se montreront à nouveau,
 Elles sont immortelles ; toutes ces étoiles, les étoiles d'or
 et les étoiles d'argent, brilleront encore,
 Les astres et les étoiles brilleront encore ; ils durent.
 Les soleils immortels, les lunes pensives et pâles brilleront
 encore !

3

Donc, chère enfant, tu ne pleures que pour Jupiter ?
 Crois-tu contempler seule les funérailles des étoiles ? »
 (Avec mes lèvres te consolant, j'ajoute quelques mots
 en murmure ;
 Je te donne la première suggestion ; je te fais part
 du problème et de sa solution.)
 Il y a ceci de plus immortel que les étoiles mêmes,
 (Nombreux sont les funérailles et les jours et les nuits
 qui passent)
 Il y a ceci, qui durera plus longtemps que les feux de Jupiter,
 Plus longtemps que le soleil ou les satellites ivres,
 Ou leurs sœurs resplendissantes, les Pléiades !



DONNE-MOI LE SOLEIL SPLENDIDE

1

Donne-moi le soleil splendide et ses rayons étincelants ;
 Donne-moi les fruits juteux, mûrs et charnus,
 dans les vergers d'automne.
 Donne-moi les champs ou poussent les herbes sauvages ;
 Donne-moi la treille ou s'enchevêtre la vigne ;
 Donne-moi des champs de blé ou de maïs – donne-moi
 des animaux contents, sereins et indolents ;
 Donne-moi les nuits parfaitement calmes au-dessus
 des hauts plateaux et des plaines de l'Ouest,
 tandis que je regarde les étoiles ;
 Donne-moi l'odorant réveil d'un jardin en fleurs,
 où je puisse me promener solitaire ;
 Donne-moi une épouse, une femme robuste, à l'haleine
 embaumée, et dont je ne me fatiguerai jamais ;
 Donne-moi un enfant parfait ; donne-moi, là-bas,
 loin des bruits du monde, une vie rurale et tranquille ;
 Donne-moi des chants spontanés, sans artifices,
 pour le seul plaisir du reclus que je suis ;
 Donne-moi la solitude ; donne-moi, ô Nature !
 tes essences primitives.

Demandant tout cela pour les posséder
 (fatigué que je suis de l'incessant éternement et brisé
 par les malheurs de la guerre),
 Ces choses, je les désire, et je les demande sans cesse,
 avec des cris arrachés de mon cœur ;
 Mais voulant toutes ces choses, je reste cloué dans ma ville,
 Jour après jour, année après année, ô Ville,
 foulant tes pavés sourds,
 Où tu me retiens enchaîné, refusant de me laisser partir,
 Et me donnant sans cesse, cependant, pour enrichir
 mon âme, me donnant des visages nouveaux !
 (Oh ! je vois maintenant ce que je voulais quitter !
 Sacrilege !... mes cris reviennent en échos,
 Et je sens ma propre âme renier ce qu'elle demandait.)

2

Garde ton soleil splendide,
 Garde tes bois, ô Nature, et les endroits paisibles de ces bois ;
 Garde tes champs de trèfle et de sainfoin, et tes champs
 de maïs et tes vergers ;
 Garde tes champs de sarrasin où les abeilles du neuvième
 mois bourdonnent ;
 Donne-moi des visages et des rues ! Donne-moi le défilé
 incessant de ces fantômes le long des trottoirs ;
 Donne-moi des yeux insondables ; donne-moi des femmes,
 donne-moi des camarades et des amis par milliers ;
 Donne-m'en de nouveaux chaque jour ; laisse-moi chaque
 jour tenir de nouveaux amis par la main ;
 Donne-moi de semblables spectacles : donne-moi les rues
 de Manhattan,
 Donne-moi Broadway, avec ses défilés de soldats,
 les uns partant anxieux et irrités,
 Les autres, leur temps fini, revenant en rangs amincis,
 jeunes et pourtant vieux, fatigués, marchant,
 ne voyant rien ;
 Donne-moi des rivages et des quais densément peuplés
 de navires mores ;
 À moi ces choses ! Une vie intense ! pleine, débordante
 et variée !
 La vie du théâtre, de la taverne, du gigantesque hôtel...
 à moi cela !
 La buvette et le *freighter* !
 Les excursions, les torches rouges des processions ;
 La brigade compacte, partant pour la guerre,
 avec ses chariots qui suivent ;
 Des êtres, sans nombre, fourmillant et passant,
 avec des voix fortes, des passions, des spectacles,
 Les rues de Manhattan avec leurs formidables sanglots,
 leurs roulements de tambours, comme aujourd'hui ;
 L'incessant et bruyant chœur, le cliquetis des mousquets
 (même la vue des blessés) ;
 Foyers de Manhattan, avec leur chœur formidable,
 et leurs yeux étincelants.
 Visages et yeux de Manhattan, à moi pour toujours !

TOI, QUI LIS CES LIGNES...

Qui es-tu, toi qui lis ces lignes ?
 Peut-être quelqu'un qui connaît certains péchés obscurs
 de ma vie passée ?
 Ou peut-être un inconnu qui secrètement m'aurait aimé ?
 Ou peut-être quelqu'un qui se rit de mes concepts
 et de mon égoïsme ?
 Ou un autre que mes écrits troublent ou intriguent ?

Comme si je n'étais pour moi-même une énigme !
 Comme si je ne me trouvais pas moi-même ridicule !
 Comme si moi-même je n'aimais pas ces personnes
 inconnues !
 Comme si je ne voyais pas, parfaitement, clairement,
 en moi-même, les taches laissées par mes fautes passées !
 Et comme si tous ces chants pouvaient cesser de jaillir
 de moi sans cesse !

LA VOIX DE LA PLUIE

Qui donc es-tu ? disais-je à l'averse d'avril,
 Et la pluie, chose étrange, me répondit :
 Je suis le Poème de la Terre ;
 Éternelle, je m'élève des entrailles du sol et des abîmes
 de la mer ;
 Je m'élève jusqu'au ciel, et là, vaguement changée,
 et pourtant toujours la même,
 Je redescends laver les végétations et les poussières
 du globe terrestre,
 Et tout, sans moi, ne serait que grains latents, stériles,
 mort-nés.
 Ainsi toujours, le jour ou la nuit, je redonne la vie à
 ma propre origine ; je la purifie et lui donne la beauté.
 (Ainsi nos chansons jaillissent du cœur, s'élèvent, voyagent
 dans l'espace, et reviennent fortifier l'amour !)

LES VOIX

Maintenant j'écris un poème pour les voix –
 parce que je n'ai rien trouvé de plus puissant qu'elles !
 Et j'ai appris que toute parole énoncée est belle, et à sa place.

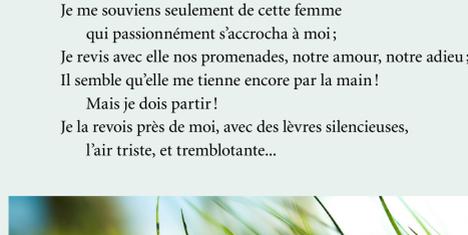
Qu'est-ce donc qui me fait trembler ainsi au son de ces voix ?
Certainement, quelconque me parlera d'une voix juste
et sincère, celui-là, ou celle-là, je le suivrai ;
Comme l'eau suit la lune ; silencieusement,
avec ses pas fluides, par toute la terre.

Tout attend, prêt à répondre aux voix justes.
Où sont les langues et les gosiers parfaits ?
Où donc est l'âme épanouie ?
Car je vois que chaque mot prononcé est un écho profond
et doux de l'âme.
Je vois les cervelles et les lèvres closes, les tympanes
et les tempes léthargiques ;
Jusqu'à ce que la voix qui possède les qualités miraculeuses,
Jusqu'à ce que cette voix unique vienne réveiller
ce qui sommeille, attendant depuis toujours,
au cœur même des mots.



QUE SUIS-JE, APRÈS TOUT...

Que suis-je, après tout, sinon un enfant qui s'enivre au son
de sa propre voix, de son nom, le répétant sans cesse ?
Je m'écoute et ne m'en lasse jamais.
Ainsi pour toi, lecteur, ton propre nom.
Croyais-tu, vraiment, que ce nom à toi ne fût
que l'énonciation de trois ou quatre syllabes ?



LE MIROIR

En ce jour, ô mon Âme je te fais don d'un merveilleux miroir.
Longtemps il fut enseveli dans la noirceur et les nuages.
Mais la nuit se dissipe, les nuages s'en vont.
Regarde ! mon âme ! N'est-ce pas un merveilleux miroir
Qui reflète ainsi toutes les choses de la terre !



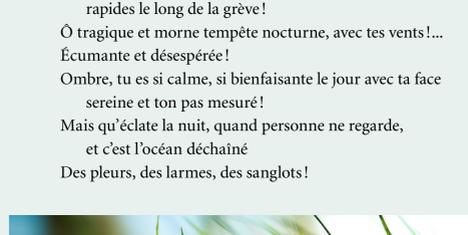
TRAVERSANT UN JOUR UNE VILLE...

J'ai traversé un jour une ville populeuse, accueillant
dans ma tête pour des usages futurs, ses spectacles,
son architecture, ses coutumes et ses traditions ;
Et voici qu'aujourd'hui, de toute cette ville, je me souviens
seulement d'une femme, rencontrée par hasard,
d'une femme qui m'arrêta et qui m'aima ;
Je me souviens seulement de cette femme
qui passionnément s'accrocha à moi ;
Je revis avec elle nos promenades, notre amour, notre adieu ;
Il semble qu'elle me tienne encore par la main !
Mais je dois partir !
Je la revois près de moi, avec des lèvres silencieuses,
l'air triste, et tremblotante...



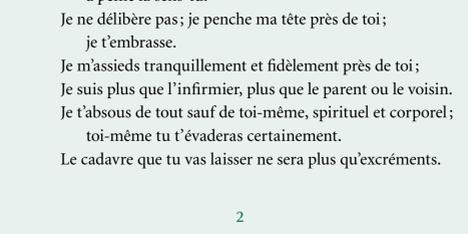
JE SUIS CELUI QUI SOUFFRE D'AMOUR

Je suis celui qui souffre d'amour.
La terre gravite-t-elle ? La matière qui souffre
n'attire-t-elle pas d'autre matière ?
Ainsi ce corps à moi, à l'égard de tous ceux
que je rencontre ou que je connais.



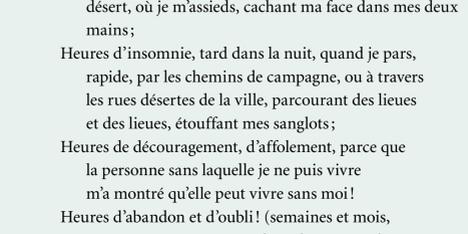
PARFOIS EN PRÉSENCE...

Parfois en présence de la personne aimée,
je sens la rage monter en moi,
à la pensée que mon amour n'est pas rendu.
Mais maintenant je crois qu'il n'est pas d'amour sans retour ;
La récompense est certaine d'une manière ou d'une autre.
(J'ai aimé ardemment un être, et cet être ne m'aimait pas,
Et pourtant de ce malheur sont sorties ces chansons.)



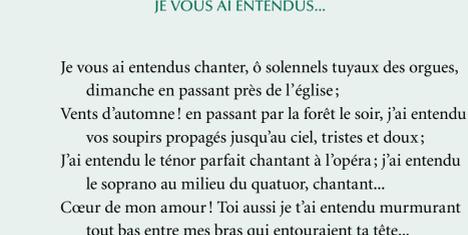
J'AI FAIT UN RÊVE

J'ai fait un rêve ! J'ai vu une cité invincible aux attaques
du monde ;
J'ai rêvé que cela était la Cité des Amis.
Rien n'était supérieur, là, que la qualité de l'amour sain
et robuste ; ce sentiment conduisait tout.
Il enveloppait chaque heure au cours des actions
des hommes et des femmes de cette ville,
Il se traduisait par leurs regards et par leurs mots.



PLEURS

Pleurs ! Pleurs ! ô larmes brûlantes !
Dans la nuit de ma solitude... Larmes
Tombant goutte à goutte sur les rivages blancs
et que boivent les sables froids.
Larmes ! Pas une étoile qui brille ! Tout est sombre et désolé !
Moites larmes coulant des yeux d'une tête voilée.
Mais, est-ce un fantôme, cette forme dans la ténèbre,
cette forme qui pleure ?
Quelle masse informe est accroupie, seule, sur les sables ?
Larmes ruisselantes ! ô pleurs convulsifs !
Sanglots étouffés avec des cris sauvages !
Ô tempête incarnée !... sifflant, courant avec des pieds
rapides le long de la grève !
Ô tragique et morne tempête nocturne, avec tes vents !...
Écumante et désespérée !
Ombre, tu es si calme, si bienfaisante le jour avec ta face
serene et ton pas mesuré !
Mais qu'éclate la nuit, quand personne ne regarde,
et c'est l'océan déchaîné
Des pleurs, des larmes, des sanglots !



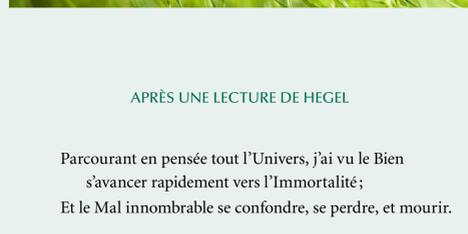
À UN HOMME QUI VA MOURIR

1

Parmi tous je te choisis ; j'ai un message pour toi.
Tu vas bientôt mourir !
Les autres te diront ce qu'ils voudront ; moi je ne mens pas.
Je suis exact et sans merci, mais je t'aime ;
il n'y a pas d'évasion possible pour toi.
Tendrement je pose ma main droite sur toi ;
à peine la sens-tu.
Je ne délibère pas ; je penche ma tête près de toi ;
je t'embrasse.
Je m'assieds tranquillement et fidèlement près de toi ;
Je suis plus que l'infirmier, plus que le parent ou le voisin.
Je t'absous de tout sauf de toi-même, spirituel et corporel ;
toi-même tu t'évaderas certainement.
Le cadavre que tu vas laisser ne sera plus qu'excréments.

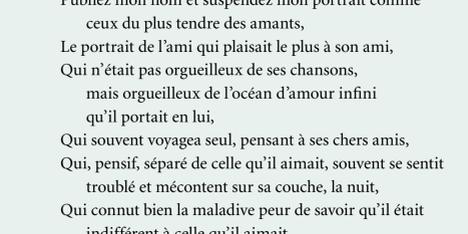
2

Un soleil bienfaisant t'inonde de toutes parts.
Des pensers solides te remplissent ; tu es confiant ; tu souris.
Tu vois que tu es malade comme je l'oublie moi-même.
Tu ne vois pas les médicaments ; les pleurs des amis
ne t'attristent pas ; je suis avec toi.
J'éloigne de toi tous les autres ; ce n'est pas le temps de
la compassion.
Je ne te plains pas ; je te félicite !



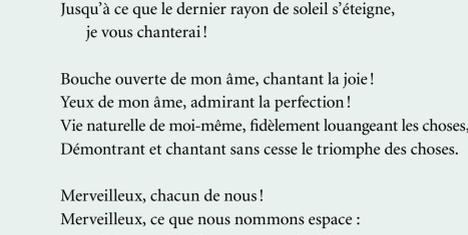
HEURES QUI SE PROLONGENT

Heures qui se prolongent infiniment, tristes à mon cœur
lourd ;
Heures du crépuscule quand je me retire en quelque coin
désert, où je m'assieds, cachant ma face dans mes deux
mains ;
Heures d'insomnie, tard dans la nuit, quand je pars,
rapide, par les chemins de campagne, ou à travers
les rues désertes de la ville, parcourant des lieues
et des lieues, étouffant mes sanglots ;
Heures de découragement, d'effacement, parce que
la personne sans laquelle je ne puis vivre
m'a montré qu'elle peut vivre sans moi !
Heures d'abandon et d'oubli ! (semaines et mois,
vous passez... et pourtant je crois ne pouvoir
jamais oublier).
Tristes et douloureuses heures !
(Je suis honteux de moi-même ; mais je suis
ce que je suis, et je n'y puis rien.)
Heures de mon tourment, je me demande si d'autres
hommes vous ont connues aussi cruelles, à cause
de la même peine ?
En est-il seulement un autre semblable à moi, affolé,
ayant perdu son amie ?
Est-il, celui-là, comme je suis à ce moment ?
Se lève-t-il le matin déprimé, pensant à ce qu'il a perdu ?
Et la nuit s'éveille-t-il pensant à ce qu'il a perdu ?
Chérit-il aussi une amitié silencieuse et sans fin ?
Entretient-il ses angoisses et sa passion ?
Un mot banal, un nom négligemment prononcé,
lui ramène-t-il cette crise de désespoir que je connais
en ce moment ?
Se voit-il réfléchi en moi ? Au fil de ces heures voit-il
le visage et le reflet de sa douleur ?



JE VOUS AI ENTENDUS...

Je vous ai entendus chanter, ô solennels tuyaux des orgues,
dimanche en passant près de l'église ;
Vents d'automne ! en passant par la forêt le soir, j'ai entendu
vos soupirs propagés jusqu'au ciel, tristes et doux ;
J'ai entendu le ténor parfait chantant à l'opéra ; j'ai entendu
le soprano au milieu du quatuor, chantant...
Cœur de mon amour ! Toi aussi je t'ai entendu murmurant
tout bas entre mes bras qui entouraient ta tête...
J'ai entendu ton poulx quand tout dormait, ton poulx qui
sonnait comme des clochettes à mon oreille, hier soir.



HORS DE CETTE MER MOUVANTE

1

De cette mer mouvante, la foule, une goutte rejaillit vers moi
Et me dit : Je t'aime, avant longtemps je mourrai ;
J'ai voyagé longtemps tout simplement pour te voir,
te toucher ;
Je ne pouvais mourir avant de t'avoir vu,
Car je craignais par la suite de te perdre à jamais.

2

(Maintenant, nous nous sommes rencontrés,
nous nous sommes vus, nous sommes sauvés !
Retourne en paix à la mer, mon Amour !
Moi aussi je fais partie de l'océan ;
nous ne sommes pas si éloignés l'un de l'autre ;
Vois ces vagues enlacées, leur cohésion dans un tout parfait.
Mais la mer irrésistible, quand même, nous séparera
Pour une heure, nous éloignera l'un de l'autre,
et pourtant ne pourra toujours nous séparer.
Ne sois pas impatient un peu d'espace... et sache bien que
Chaque jour, au soleil tombant, à ta mémoire, mon amour,
Je saluerai l'azur, la terre et la mer !

APRÈS UNE LECTURE DE HEGEL

Parcourant en pensée tout l'Univers, j'ai vu le Bien
s'avancer rapidement vers l'Immortalité ;
Et le Mal innombrable se confondre, se perdre, et mourir.

APRÈS L'ÉBLOUISSEMENT...

Après l'éblouissement du jour
Voici l'ombre chérie : la nuit sombre qui me fait voir
les étoiles !
Après les chameaux de l'orgue majestueux,
du chœur formidable et de l'orchestre,
Le Silence, enveloppant mon âme d'une musique plus suave !

JE N'AURAI ACCOMPLI

Je n'aurai accompli aucune découverte,
Ni agencé la machine qui adoucit le dur travail de l'homme ;
Je ne laisserai non plus aucune richesse destinée à l'érection
d'un hôpital, d'un temple ou d'une bibliothèque ;
Ni souvenirs d'exploits glorieux en faveur de mon Amérique ;
Ni succès littéraire, ou intellectuel, ni de livre pour le rayon
de la bibliothèque ;
Mais simplement quelques chansons, vibrant dans l'air,
Pour les camarades et les amis !

CHRONIQUEURS DU FUTUR

Venez ! Je vous conduirai dans les couches profondes sous
l'extérieur passif ; je vous dirai ce qu'il faut dire de moi :
Publiez mon nom et suspendez mon portrait comme
ceux du plus tendre des amants,
Le portrait de l'ami qui plaisait le plus à son ami,
Qui n'était pas orgueilleux de ses chansons,
mais orgueilleux de l'océan d'amour infini
qu'il portait en lui,
Qui souvent voyagea seul, pensant à ses chers amis,
Qui, pensif, séparé de celle qu'il aimait, souvent se sentit
troublé et mécontent sur sa couche, la nuit,
Qui connut bien la maladive peur de savoir qu'il était
indifférent à celle qu'il aimait,
Dont les jours les plus heureux furent ces jours lointains
passés dans les champs et dans les bois,
sur les montagnes, et près de la mer, lui et un autre,
marchant la main dans la main, ayant rompu avec
le reste des hommes,
Qui souvent, parcourant les rues, courba son bras
sur les bras d'un ami, tandis que le bras de cet ami
reposait sur le sien.



CHANSON DU CRÉPUSCULE

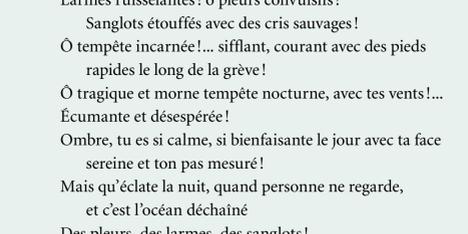
Splendeur flottante du jour terminé, et qui me remplit !
Heures prophétiques ! Heures qui résumez tout le passé !
Dilatant ma gorge – ô toi, Moyenne Divine !
Vous, Terre et Vie...
Jusqu'à ce que le dernier rayon de soleil s'éteigne,
je vous chanterai !

Bouche ouverte de mon âme, chantant la joie !
Yeux de mon âme, admirant la perfection !
Vie naturelle de moi-même, fidèlement louangeant les choses,
Démontrant et chantant sans cesse le triomphe des choses.

Merveilleux, chacun de nous !
Merveilleux, ce que nous nommons espace :
sphère peuplée d'esprits innombrables ;
Merveilleux, le mystère de la vie dans tous les êtres,
même dans le plus infime des insectes !
Merveilleuse la faculté de la parole, de sens, du corps entier !
Merveilleux, le passage de la lumière ! Merveilleux,
les reflets de la lune pâle dans le ciel occidental !
Merveilleux, tout ce que je vois, entends, touche sans cesse.

De la Bonté en tout !
Dans la satisfaction et l'aplomb des animaux,
Dans le retour annuel des saisons,
Dans la gaieté de la jeunesse,
Dans la force et la plénitude de la virilité,
Dans la grandeur et l'excellence de la vieillesse,
Dans les superbes panoramas de la Mort !

Merveilleux de pouvoir partir !
Merveilleux d'être ici !
Merveilleux, le cœur émettant des coulées de sang rouge !
Merveilleux de respirer l'air délicieux !
De parler, de marcher, de prendre quelqu'un par la main !
De se préparer au sommeil, de regarder les teintes rosées
de son corps !
D'être conscient de son corps satisfait et puissant !
D'être ce dieu incroyable que je suis !
De m'être mêlé à ces autres dieux, ces hommes



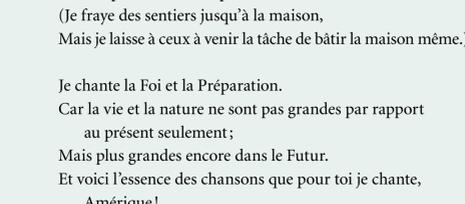
et ces femmes que j'aime!
 Merveilleux de pouvoir célébrer et moi-même et toi!
 Comme mes pensées jouent subtilement parmi
 les splendeurs environnantes!
 Et comme les nuages voyagent silencieusement là-haut.
 Et la terre tourne, tourne toujours; et le soleil, la lune
 et les étoiles gravitent sans cesse.
 L'eau jaillit de la fontaine et chante.
 (Certainement elle est vivante.)
 Les arbres se dressent fièrement, avec leurs troncs robustes
 et leurs branches et leurs feuilles.
 (Certainement ces arbres possèdent une âme!)

Emerveillement des choses... Jusqu'à la plus infime particule!
 Ô spiritualité des choses!
 Accords mélodieux traversant les âges et les continents,
 parvenant jusqu'à moi, ici, en Amérique!
 Je m'empare de vos sons puissants, je les transpose,
 et joyeusement je les lance à mon tour.

Moi aussi je chante le soleil du matin, du midi ou
 du crépuscule.
 Moi aussi je tressaille à la vue des beautés de la terre,
 et à la vue de toutes les végétations de la terre.
 Moi aussi je sens l'irrésistible appel de moi-même!

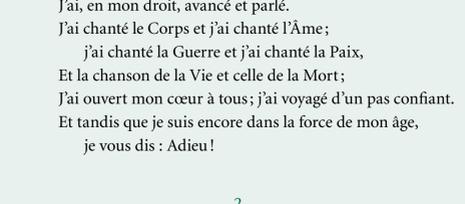
En voguant sur le Mississipi,
 En marchant à travers les prairies,
 En vivant, en regardant à travers les fenêtres de mes yeux,
 En partant le matin, en voyant la lumière naissante
 éclabousser l'Orient,
 En me baignant dans les eaux du Pacifique ou encore
 dans les eaux de l'Atlantique,
 En me promenant dans les rues de Chicago,
 en me promenant dans d'innombrables rues,
 Dans d'innombrables villes, dans des sentiers ombrés,
 dans la paix, et même au milieu des tristes spectacles
 de la guerre,
 Partout où je vais je me remplis de contentement
 et de triomphe.

Je chante l'Égalité, moderne ou passée;
 Je chante les éternelles fins de toutes choses;
 Je dis que la Nature continue, que la Gloire est sans fin;
 Je louange tout de ma voix électrique!
 Parce que je n'ai pas découvert une seule imperfection
 dans l'univers,
 Et que je ne vois pas une seule cause, un seul résultat
 à déplorer dans tout l'univers.



ON M'ACCUSE

On m'accuse, dit-on, de vouloir détruire les institutions.
 Mais, franchement, je ne suis ni pour ni contre
 les institutions.
 (En vérité, qu'ai-je à faire, qu'ai-je de commun avec
 ces choses? et avec leur destruction?)
 Je veux tout simplement établir, dans Manhattan, et
 dans chaque ville de ces États, à l'intérieur et sur les côtes,
 Et dans les champs et les bois, sur chaque bateau petit
 ou grand qui fend les mers,
 Sans édifices, sans règles, sans administrateurs,
 et sans argument,
 L'institution d'amour de la Camaraderie!

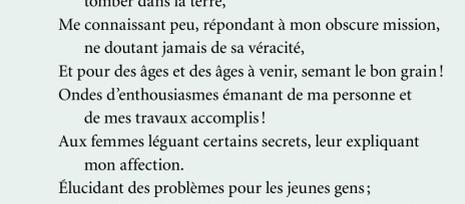


UNE CHANSON, AMÉRIQUE

Une chanson, Amérique, avant mon départ.
 Je chanterai, plus haut que tous, au son des trompettes,

 Et pour toi seule, le Futur.
 Je voudrais semer pour toi le grain de la nationalité
 perpétuelle.
 Je veux mouler l'ensemble, y compris le corps et l'âme.
 Je veux faire voir à l'avant l'union véritable, et comment
 elle peut être accomplie.
 (Je fraye des sentiers jusqu'à la maison,
 Mais je laisse à ceux à venir la tâche de bâtir la maison même.)

Je chante la Foi et la Préparation.
 Car la vie et la nature ne sont pas grandes par rapport
 au présent seulement;
 Mais plus grandes encore dans le Futur.
 Et voici l'essence des chansons que pour toi je chante,
 Amérique!



ADIEU

1

En guise de conclusion, je prédis ce qui viendra après moi.
 Je prédis l'avènement de robustes nouveau-nés, de tribuns,
 de jours et de siècles.

 Je me souviens d'avoir dit, avant même
 que mes herbes poussent,
 Que j'élèverais une voix joyeuse et forte, et qui serait
 l'avant-coureur des consommations.

Quand l'Amérique remplira ses promesses,
 Quand les mâles poètes de la terre et de la mer seront
 plus nombreux,
 Quand à travers ces États-Unis d'Amérique, marcheront
 des milliers d'êtres parfaits,
 Quand une légion de mères parfaites enrichiront ce pays,
 Alors vous profiterez de l'abondante récolte.

J'ai, en mon droit, avancé et parlé.
 J'ai chanté le Corps et j'ai chanté l'Âme;
 j'ai chanté la Guerre et j'ai chanté la Paix,
 Et la chanson de la Vie et celle de la Mort;
 J'ai ouvert mon cœur à tous; j'ai voyagé d'un pas confiant.
 Et tandis que je suis encore dans la force de mon âge,
 je vous dis : Adieu!

2

Je prédis l'avènement de personnes naturelles.
 Je prédis le triomphe de la justice.
 Je prédis la liberté intégrale, et l'égalité fraternelle.
 Je prédis la justification de la candeur et la justification
 de l'orgueil.
 Je prédis pour ces États-Unis, une identité unique et stable.
 Je prédis une union plus serrée, indissoluble.
 Je prédis l'avènement de splendeurs et de merveilles,
 qui rendront insignifiantes toutes les civilisations passées.
 Je prédis la fraternité; elle sera sans limite et sans entrave.
 Je prédis que vous trouverez l'ami que vous cherchiez.

Je prédis l'avènement d'un certain homme
 ou d'une certaine femme.
 (Peut-être êtes-vous cette personne?)
 Je prédis l'avènement du grand individu, fluide comme
 la nature, chaste, affectueux, rempli de compassion,
 bien cuirassé.
 Je prédis une fin abondante, forte, spirituelle, et sans peur.
 Je prédis une fin justificatrice de ces causes.
 Je prédis l'avènement de milliers de jeunes gens beaux,
 gigantesques, pleins d'un sang chaud.
 Je prédis une race de splendides et ardentes vieillesses.

3

Oh! plus vite... plus vite! Adieu!
 On me presse de trop près!
 Je vois trop loin! Et tout est supérieur à ce que je rêvais.
 Et le tout m'apparaît pleinement alors que je vais mourir!

 Ô ma voix! lance ton dernier cri!
 Salue-moi! Salue le jour une fois de plus!
 Sonne le carillon des vieux cris une fois de plus!

Ô force électrique parcourant la lourde atmosphère!...
 L'atmosphère dans laquelle je vais, regardant chacun en passant!
 Rapide, je passe, m'arrêtant ici et là quelques instants seulement,
 Porteur de messages précieux que je transmets fidèlement,
 Dispensateur d'étincelles, de grains éthérés que je laisse
 tomber dans la terre,
 Me connaissant peu, répondant à mon obscure mission,
 ne doutant jamais de sa véracité,
 Et pour des âges et des âges à venir, semant le bon grain!
 Ondes d'enthousiasmes émanant de ma personne et
 de mes travaux accomplis!
 Aux femmes léguant certains secrets, leur expliquant
 mon affection.
 Éluçant des problèmes pour les jeunes gens;
 ne m'en fatiguant jamais; je mets à leur disposition
 les muscles de mon corps et la force de mon esprit.
 Ainsi je passe, minute sonore, visible, pleine de contradictions.
 Ensuite, un écho mélodieux, se répercutant au loin
 (la mort me rend immortel,)
 Le meilleur de moi-même encore invisible...
 Pour tout cela, et pour ces fins, depuis longtemps
 je me suis mis en marche, après une lente préparation.

Pourquoi m'arrêter plus longtemps? qu'y a-t-il de plus à dire?
 Sinon un final Adieu!

4

Mes chants vont cesser; je les abandonne.
 Hors des replis du rideau anonyme où je me suis caché,
 soudain j'apparaiss.

Camarade! Ceci n'est pas un livre.
 Qui touche ces feuilles touche un homme.
 (Est-ce la nuit? sommes-nous seuls?)
 C'est moi qui te tiens.
 Je bondis des pages dans tes bras.

Ô Mort! Comme tes doigts me caressent et m'endorment!
 Ta respiration tombe sur moi comme une rosée;
 ton pouls est de la musique tambourinant
 sur le tympan de mes oreilles...
 Je me plonge en toi, des pieds à la tête, délicieusement...
 Et cela suffit.

Assez! Ô Vie impromptue, et tes secrets!
 Assez! Ô Présent rapide! Assez! Ô Passé récapitulé!

5

Camarade, qui que tu sois, prends ce baiser.
 Il est pour toi depuis toujours. Ne m'oublie pas.
 Je suis celui qui se retire à la fin de sa journée de travail.
 Je ressens encore les bienfaits de mes actions,
 de mes nombreux avatars et de mes ascendances.
 Mais d'autres m'attendent, sans doute.

Une sphère inconnue, plus réelle que je ne la rêvais,
 Plus positive, m'enveloppe dans ses rayons, m'enveloppe...

 Adieu!
 Souviens-toi de mes paroles; je reviendrai peut-être un jour.
 Je t'aime! Mais je dois quitter le monde réel.
 Et je ne suis plus déjà qu'un corps anéanti, pulvérisé,
 triomphant, mort!

LA BASE DE TOUTE MÉTAPHYSIQUE

Et maintenant, messieurs,
 Un mot qui vous restera dans la mémoire
 Comme base, et finale aussi, de toute métaphysique.

(Ainsi parle à ses élèves le vieux professeur
 À la conclusion de son cours.)

 Après avoir étudié le nouveau et l'antique, les systèmes grecs
 et germaniques,
 Ayant étudié et commenté Kant, Fichte, Schelling et Hegel,
 Parlé de la gloire de Platon, et de Socrate plus grand
 que Platon,
 Et plus grand que Socrate, le Christ, longtemps contemplé
 et longtemps étudié;
 Je vois aujourd'hui les fruits de ces systèmes grecs
 et germaniques,
 Je vois le résultat de toutes les philosophies, des dogmes
 et des églises chrétiennes,
 Je vois l'amour divin de l'homme pour son semblable,
 la douce attraction de l'ami vers l'ami,
 Du mari vers sa femme, et des enfants vers leurs parents,
 Et l'attrait d'une ville vers une autre ville, et d'un pays
 vers un autre pays.

FINALE

Ces chansons que je me suis chantées pour peupler
 le vide de mon passage dans le monde que je vois,
 En partant, je les dédie au Monde invisible.

CHANT FUNÈBRE

(À la mémoire de Lincoln)

1

Au dernier temps des lilas en fleurs dans le jardin
 Quand la grande étoile se fana dans la nuit
 d'un ciel occidental,
 J'étais en deuil; et désormais, chaque printemps je serai
 en deuil.

Ô printemps à l'éternel retour! tu m'apportes une trinité sûre :
 La longue floraison des lilas, l'étoile penchant à l'ouest
 Et la pensée de celui que j'aimais!

2

Ô puissante étoile, tombée du ciel occidental!
 Ô ténébres! Et nuit lugubre et sanglotante!
 Ô grande étoile disparue! Ô nuit opaque enveloppant l'étoile!
 Ô maïs cruelles qui me tenez dans l'impuissance!
 Ô mon Âme sans défense!
 Ô nuage implacable qui m'enveloppe et asservit mon âme!

3

Dans le courtil de la vieille maison de ferme près
 des haies chaulées,
 Se dresse un buisson de lilas, grandissant fièrement,
 avec des feuilles cordées, d'un vert opulent,
 Avec des grappes pointues, droites, délicates, flurant bon
 le parfum que j'aime!
 Et chaque feuille est un miracle! À cet arbuste du courtil,
 Avec ses fleurs aux teintes délicates et ses feuilles cordées,
 d'un vert opulent,
 Je casse une branche avec ses fleurs.

4

Là-bas dans le marais, en un coin solitaire,
 Un oiseau timide est caché; il gazouille une chanson.
 Solitaire, la grive,
 Cet ermite, retirée en elle-même, s'éloignant des demeures,
 Se chante une chanson.
 Ô la chanson de cette gorge qui saigne!
 Ô chanson de vie où circule la mort!
 (Car je le sais bien, cher frère,
 Si tu n'avais ce don de la chanson, tu mourrais certainement.)

5

Sur la poitrine du printemps, sur la terre, dans les villes,
 Parmi les sentiers et à travers les bois (où dernièrement
 les violettes se pressaient dans l'herbe, formant
 des taches vives parmi les débris grisâtres);
 Parmi l'herbe des champs qui bordent les sentiers,
 plus loin que l'herbe illimitée;
 Plus loin que les blonds épis de blé dont les grains sont
 enveloppés dans leurs blancs suaires, au milieu
 des champs brunis;
 Plus loin que les neiges blanches et roses des pommiers
 dans les vergers;
 Là-bas, portant un cadavre à sa dernière demeure,
 Nuit et jour, passe un corbillard.

6

Ô cercueil qui passe à travers les champs, dans les sentiers
 et dans les rues,
 Cercueil qui passe jour et nuit, sous l'opaque nuage
 assombrissant le pays,
 Avec la pompe des drapeaux cravatés et des villes tendues
 de crépes,
 Avec le spectacle de ces États eux-mêmes ressemblant
 à des femmes en deuil se tenant debout,
 Avec les processions longues et sinuées,
 et les flambeaux de la nuit,
 Avec les innombrables lueurs des torches allumées,
 avec la mer silencieuse des visages,
 et des têtes découvertes;
 Avec la gare qui attend l'arrivée du cercueil,
 et les visages sombres,
 Avec les chants funèbres dans la nuit (des milliers de voix
 montant solennelles et profondes);
 Avec toutes les voix tragiques s'élevant autour du cercueil,
 Avec le crépuscule des églises et le chevrottement des orgues,
 Avec les glas aux tintements convulsifs et continus :
 Ô cercueil qui lentement passe,
 Je t'offre cette branche de lilas!

7

Ce n'est pas pour toi, pour toi seul;
 J'apporte ces branches et ces fleurs pour tous les cercueils!
 Ô Mort saine et sacrée
 La chanson que je chanterai pour toi sera fraîche
 comme l'aurore.

Partout des bouquets de roses!
 Ô Mort saine et sacrée, et de lys d'avril!
 Je t'apporte surtout des lilas, premières floraisons
 du printemps.
 Je casse, je casse les branches sur les arbustes;
 Mes bras en sont chargés.
 Et toutes sont pour toi, ô Mort, et pour tes cercueils.

8

Ô bel astral de l'Ouest voguant dans le ciel!
 Je perçois maintenant ce que tu voulais me dire quand
 le mois dernier nous marchions ensemble,
 Quand nous vagabondions dans le bleu mysticisme

d'un soir céruléen,
 Quand nous marchions en silence dans la transparence
 des ombres nocturnes :
 Tu semblais vouloir me dire quelque chose alors que
 tu t'abaissais vers moi, nuit après nuit,
 Que tu te penchais si bas dans le ciel, que tu semblais
 me frôler (sous les yeux des autres étoiles),
 Alors que nous marchions ensemble à travers la nuit
 solennelle (quelque chose, je ne sais trop quoi,
 m'empêchait de dormir) ;
 Alors que la nuit progressait et que je vis vers l'ouest, avant
 que tu disparusses, combien rempli de chagrin tu étais ;
 Alors que je restai debout sur un monticule dans la brise
 nocturne, dans la nuit glacée et transparente,
 Alors que je te vis passer et se perdre dans le gouffre
 de la nuit absolue,
 Alors que mon âme, troublée, mécontente, retombait
 flasque tandis que toi, Orbe triste,
 Tu terminais ton parcours, t'engouffrais dans le noir,
 et disparaissais.

9

Continue de chanter, toi là-bas dans le marais !
 Ô timide et tendre chanteur ! J'entends les notes
 de ton chant ! J'entends ton appel !
 J'entends. J'accours, et je te comprends.
 Je ne m'attarde plus qu'un moment ;
 car l'étoile scintillante m'a déjà longtemps retenu,
 L'étoile – mon camarade qui s'en va – me retient.

10

Comment pourrai-je moi-même chanter pour le camarade
 mort que j'aimais tant ?
 Et comment orner mon chant pour l'âme vaste et si belle
 de celui qui m'a quitté ?
 Et quels seront mes parfums pour la tombe de celui
 que j'aimais ?

Vents marins, venus du Levant et du Ponant,
 Vents venus du côté de l'étoile orientale, et vents des mers
 occidentales se rencontrant dans les prairies :
 Voilà de quoi, avec la chaleur de mes chansons,
 Composer des parfums pour la tombe de celui que j'aime !

11

Oh ! que prendrai-je aux murs de la chambre ?
 Oh ! quels tableaux appendrai-je à ses murs pour orner
 la chambre mortuaire de celui que j'aime ?

Des tableaux de printemps, des fermes, des demeures,
 Sous la lumière crépusculaire d'un soir d'avril, le tout
 embrumé d'une fumée transparente et claire,
 Avec les flots d'or d'un soleil couchant, magnifique,
 indolent, tombant à l'ouest, dilatant l'azur,
 Avec les douces herbes que je foule du pied, et les feuilles
 d'un vert pâle des arbres prolifiques ;
 Dans la distance, la surface polie de la rivière moirée
 à peine de quelques remous,
 Et la ville prochaine avec ses maisons pressées
 et ses cheminées,
 Et toutes les scènes de la vie, des ateliers, et des ouvriers
 qui rentrent au logis.

12

Corps et Âme ! Voyez ce pays !
 Manhattan le puissant ! avec ses clochers et ses vagues
 étincelantes et empressées, et ses bateaux,
 La terre ample et variée, le Midi et le Nord,
 les rives de l'Ohio, et de l'étincelant Missouri,
 Et plus loin, les vastes prairies couvertes d'herbe et de blé.
 Voyez ! le soleil sourcilieux, si calme et si hautain !
 Le matin pourpre et violet avec ses brises qu'on sent à peine ;
 La tendre, incommensurable lumière sortie doucement
 de l'aurore ;

Ce miracle suprême, le plein midi, se répandant,
 baignant tout ;
 Le soir proche, délicieux, la nuit bienvenue et ses étoiles,
 Qui, toutes, resplendent sur toutes mes villes,
 enveloppant l'homme et la terre.

13

Chante ! Chante encore ! Oiseau mordoré !
 Chante, là-bas dans le marais, dans les recoins ;
 répands l'averse de ton chant,
 Laisse-le jaillir, irréféré, hors de l'embrun, hors des cèdres
 et des pins odorants !

Chante, ô frère bien-aimé ! Répands ta chanson flûtée,
 Ta chanson humaine avec une voix pleine d'une douleur
 suprême.

Ô notes liquides, libres et tendres !
 Ô délivrance de mon âme ! Ô chanteur merveilleux !
 C'est toi seul que j'entends ; et pourtant l'étoile me retient
 encore. (Elle s'en ira bientôt.)
 Et pourtant les lilas et leurs parfums subjugants me retiennent.

14

Or comme je me reposais dans la clarté et regardais au loin,
 À la fin du jour, à l'heure où la lumière se fane sur
 les champs printaniers, où l'homme des champs
 s'apprête aux moissons ;
 Dans le large et immobile panorama de mon pays,
 avec ses lacs et ses forêts,
 Dans la beauté aérienne du ciel (après les vents rageurs
 et la tempête),
 Sous les arches des cieux encadrant l'après-midi fugitive,
 la voix des femmes et des enfants,
 Le ressac des vagues ; et je vis voguer les navires,
 Et je vis l'étré riche approcher et les champs grouiller
 d'activité ;
 Et je vis les innombrables maisons avec leurs rites
 journaliers des repas et des habitudes quotidiennes ;
 Et je vis encore les rues palpitantes, et les villes compactes,
 Mais soudain,
 S'écrasant sur toutes ces choses, m'enveloppant avec elles,
 Surgit le nuage, la longue traînée ténébreuse :
 Et je compris la mort, la pensée de la mort, et la science
 sacrée de la mort.

15

Alors sentant obscurément que la mort marchait à ma droite,
 Et pendant aussi que la mort me pressait à gauche,
 et qu'elle me tenait par la main comme l'eussent fait
 deux compagnons,
 Je m'enfuis pour me cacher dans le sein de la nuit
 hospitalière et muette,
 Je m'enfuis vers les rivages de la mer, par les sentiers près
 du marais enveloppé de brume,
 Je m'enfuis vers l'ombrage des cèdres solennels,
 et les pins pareils à des fantômes immobiles.

Et le chanteur si timide, avec les autres, m'accueillit ;
 L'oiseau gris-brun que je connais, nous accueillit
 tous les trois,
 Et il chanta ce qui semblait être un hymne funèbre,
 et un verset pour celui que j'aime.

Des recoins solitaires,
 À travers les cèdres odorants, à travers les pins semblables
 à des fantômes,
 Montait la chanson de l'oiseau.

Et le charme de la chanson me ravit,
 Tandis que je tenais, comme par la main, mes deux
 camarades, dans la nuit ;
 Et la voix de mon âme égala la chanson de l'oiseau !

16

Viens ! Ô Mort calmante, et si belle !
 Ondoie par toute la terre ! Toi la serene qui arrives,
 Le jour, la nuit, à tous, à chacun,
 Tôt ou tard, ô Mort délicieuse !

Loué soit l'univers insondable
 Pour la vie et la joie qu'il renferme, pour tous ses objets
 et leur curieuse science ;
 Loué soit-il pour l'amour, le tendre amour.
 Mais gloire ! gloire ! gloire !
 À l'embrassement frais de l'enlaçante mort !

Mère sombre ! qui rôde autour de nous d'un pas feutré,
 Personne ne t'a donc chanté une chanson de large bienvenue ?
 Alors, je te la chante, je te glorifie plus que toute autre chose,
 Je t'apporte un chant, afin que, le jour où tu viendras à moi,
 tu viennes sans faiblesse.

Approche, ô force libératrice !
 Même quand tu les a pris, je chante joyeusement les morts
 Qui se sont engloutis en toi comme au sein d'un océan
 palpitant,
 Purifiés, ô mort, dans les flots bénis de ta Sérénité !

Ces joyeuses sérénades, c'est moi qui te les offre ;
 Je propose qu'on danse pour toi, qu'on te salue par
 es pompes et les fêtes
 Et tous les panoramas terrestres, et le ciel immense,
 seules choses dignes de toi,
 Avec la vie et les champs, et l'immense et pensive Nuit !

La Nuit, dans le silence, avec ses innombrables feux ;
 Les rivages, et les robustes vagues murmures,
 dont les voix me sont bien connues ;
 Et l'âme tournée vers toi, Mort vaste aux sombres voiles !
 Et le corps, avec gratitude se blottissant sur ton sein !

Au-dessus des arbres et des forêts, je laisse monter
 ma chanson pour toi !
 Au-dessus des mers houleuses, à travers des myriades
 de champs et de vastes prairies,
 Au-dessus des villes denses avec leurs quais grouillants
 et leurs chemins interminables,
 Je t'adresse joyeusement cette chanson de joie, ô Mort !

17

Aussi haut que s'élevait mon âme,
 La chanson de l'oiseau gris-brun montait, ample et forte,
 Avec ses notes pures et choisies remplissant toute la nuit.

À travers les pins et les cèdres ombrageux,
 Claire, dans la moiteur du soir, parmi les parfums du marais,
 Tandis que j'étais debout dans la nuit avec mes deux
 camarades,
 La chanson montait !

Alors, le regard de mes yeux ouverts s'emplit
 D'un vaste défilé de visions.

18

Je vis les armées de profil ;
 Et je vis, comme en un rêve silencieux, des centaines
 de drapeaux de guerre,
 Flottant au-dessus de la fumée et des batailles, tous percés
 par la mitraille ; je les vis,
 Je les vis flotter au-dessus de la fumée, déchirés et sanglants ;
 Et je les vis ensuite réduits en lambeaux à leur hampe.
 Flotter dans le silence, je vis les hampes mêmes rompues.

Je vis les cadavres après le carnage ; je vis des myriades
 de cadavres.
 Et les blancs squelettes des jeunes gens, je les vis.
 Je vis les dépouilles de tous les soldats morts à la guerre,
 Mais je m'aperçus qu'ils ne ressemblaient pas à l'image
 qu'on s'en était faite.

Ils reposaient avec tranquillité, sans souffrance ;
 Mais les survivants souffraient ; les mères souffraient aussi,
 Et les femmes et les enfants, et les camarades pensifs
 Et les armées survivantes souffraient.

19

Plus loin que ces visions, au-delà de la nuit,
 Toujours plus loin desserrant la poignée de main
 de mes camarades,
 Plus haut que la chanson de l'oiseau solitaire
 et plus haut que la chanson de mon âme ;
 (Chanson victorieuse, chanson libératrice de la Mort
 toujours diverse, chanson protéenne, se lamentant
 tout bas, avec ses notes claires jaillissant et retombant
 comme un flot sur la nuit,
 Chanson triste qui s'abîme et s'efface comme
 un avertissement, et qui soudain éclate pleine de joie,
 Chanson qui couvre la terre, remplit l'étendu des cieux,
 Comme ce psaume puissant que j'entendais monter
 des encoignures de l'ombre) ;

Plus haut que tout cela, je te rejette, ô branche de lilas
 aux feuilles cordées ;
 Je t'abandonne là dans le courtil, tout en fleurs
 à chaque nouveau temps,
 Je cesse de chanter pour toi,
 Je tourne mon regard vers l'ouest, face à l'ouest,
 communiant avec toi,
 Ô camarade éblouissant comme un visage d'argent
 dans la nuit noire.

20

Et pourtant je garde toutes ces choses arrachées à la nuit :
 La chanson, la chanson merveilleuse de l'oiseau gris-brun,
 Et la chanson d'infini, écho répercuté dans mon âme,
 Et la lumière astrale de l'étoile inclinée comme un visage
 en pleurs,

Et l'arbre de lilas et le parfum subjuguant de ses fleurs ;
 Et tous ceux qui me tiennent par la main pour écouter
 l'appel de l'oiseau,
 Mes camarades, et moi au milieu d'eux,
 et le souvenir pieux des morts que j'aimais tant :
 En moi, je garde toutes ces choses,
 Pour l'âme la plus sage, la plus tendre que j'aie connue
 dans ma vie et dans les pays que j'ai visités et comme
 hommages posthumes :
 Les lilas, l'étoile et l'oiseau, mêlés à la chanson de mon âme,
 Là-bas parmi l'odeur des pins et le clair-obscur des cèdres.

Feuilles d'herbe (Leaves of Grass)

de Walt Whitman (1819-1892)

est paru, aux États Unis, en 1855

Les poèmes choisis et traduits par Rosaire Dion-Lévesque
 sont parus, à Montréal, en 1933

ISBN : 978-2-89668-174-7

© Vertiges éditeur, 2009

– 0175 –

